

choisir

revue culturelle
n° 545 – mai 2005

(Regarder au-delà
des structures



Pour les jeunes

*Seigneur Jésus Christ,
garde ces jeunes dans ton amour.
Fais qu'ils entendent ta voix
et qu'ils croient à ce que Tu dis,
car Toi seul as les paroles de la vie éternelle.
Apprends-leur comment professer leur foi,
comment faire don de leur amour,
comment communiquer leur espérance aux autres.
Fais d'eux des témoins crédibles de ton Evangile,
dans un monde qui a tant besoin
de ta grâce qui sauve.
Fais d'eux le nouveau peuple des Béatitudes,
pour qu'ils soient le sel de la terre
et la lumière du monde
au début du troisième millénaire chrétien.*

Jean Paul II



choisir

n°545 – mai 2005

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

tél. 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Rédaction

tél. 022 827 46 75
fax 022 827 46 70
redaction@choisir.ch
Internet : www.choisir.ch

Directeur

Albert Longchamp s.j.

Rédaction

Pierre Emonet s.j., rédacteur en chef
Lucienne Bittar, rédactrice
Jacqueline Huppi, secrétaire

Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.
Joseph Hug s.j.
Jean-Bernard Livio s.j.

Conception graphique

studio Loys (Annecy)

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue du Scex 34 • 1950 Sion
tél. 027 322 14 60

Cedofor

Marie-Thérèse Bouchardy
Axelle Dos Ghali
Stjepan Kusar

Administration

Geneviève Rosset-Joye

Abonnements

1 an : FS 80.–
Etudiants, apprentis, AVS : FS 55.–
CCP : 12-413-1 «choisir»
Pour l'étranger :
FS 85.– Par avion : FS 90.–
€ : 56.– Par avion : € 60.–
Prix au numéro : FS 8.–
En vente dans les librairies Payot, la Procure-
le Passage, Saint-Augustin
choisir = ISSN 0009-4994

Illustrations

Couverture : Pierre Emonet
p. 7 : CPP/CIRIC
p. 10 : Cork
p. 18 : Archives de la Province de France
de la Compagnie de Jésus
p. 25 : Franz Dähler
p. 28 : Pierre Pittet
p. 32 : Frenetic Films

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

Editorial	2
Un bon catholique <i>par Pierre Emonet</i>	
Actuel	4
Spiritualité	8
Une existence pour les autres <i>par Luc Ruedin</i>	
Spiritualité	9
Le refus des structures <i>par Suzanne Eck</i>	
Théologie	13
Démocratiser la théologie <i>par Jean-Pierre Zurn</i>	
Portraits	17
Jésuites et psychanalyse <i>par Régis Marion-Veyron</i>	
Politique	22
Indonésie, la passion de la démocratie <i>par Franz Dähler</i>	
Economie	27
Agriculture mondiale. Revoir les priorités <i>par Bastienne Joerchel</i>	
Cinéma	31
Arrêt sur image <i>par Guy-Th. Bedouelle</i>	
Lettres	33
Diderot. La singularité française <i>par Gérard Joulié</i>	
Livres ouverts	37
Eglise et cultures <i>par François Walter</i>	
Livres reçus	43
Chronique	44
Le marécage œcuménique <i>par Pascal Décaillet</i>	

Un bon catholique

L'élection d'un nouveau pape et les perspectives d'avenir qu'elle suscite ne sauraient nous dispenser de rendre ici un ultime hommage à Jean Paul II. L'immense frisson qui a parcouru le monde à l'annonce de sa mort, l'hommage planétaire que lui ont rendu les peuples, toutes cultures et croyances confondues, peuvent bien trouver leur explication dans l'orchestration médiatique de son agonie et de sa mort, ils n'en restent pas moins le signe d'une reconnaissance exceptionnelle dans l'histoire récente de la société : cet homme a été perçu comme le témoin de la conscience du monde, le révélateur des idéaux les plus hauts de l'humanité, le représentant de la meilleure part qui sommeille dans les cœurs.

Les chefs d'Etat ont salué l'infatigable pèlerin de la paix ; des intellectuels ont apprécié le penseur original et indépendant ; les jeunes surtout ont trouvé en lui les traits de leur propre identité, au point de se définir comme la « génération Jean Paul II ». Comme nul autre, cet homme a incarné une conception positive de la vie et de l'ordre mondial. Il n'a cessé de clamer une parole d'espérance, de proposer une culture de la vie et de l'amour, de rappeler les exigences de la justice et de la liberté, de dénoncer les idéologies qui menacent la liberté et la dignité humaines, de poser des gestes symboliques qui ont ébranlé l'Eglise.

Il l'a fait avec vigueur, refusant d'abaisser la barre des idéaux qui tirent l'humanité vers le haut. Parce que son message restait exigeant envers et contre tout, il a séduit les générations montantes et exaspéré celles qui avaient succombé au désenchantement général. Ses rappels incessants des conditions du vrai progrès de la société, son opposition à la peine de mort, à la guerre préventive en Irak, au capitalisme et au marxisme ont embarrassé les puissances du monde ; sa condamnation de l'avortement et de la déliquescence morale ont choqué ceux qui attendaient du pape des permissions qui leur épargneraient une confrontation avec leur propre conscience et le courage d'une décision personnelle. Ils attendaient un maître d'école qui accorde des permissions ; ils ont rencontré un témoin de l'Evangile sans concession, qui pointait le doigt vers la ligne d'horizon. Ils ont voulu l'enfermer dans le détail quotidien, dans des secrets d'alcôve, et lui interpellait l'en-

semble de l'humanité. Le successeur de Pierre, le garant de la foi des Apôtres ne pouvait pas tenir un autre langage ; l'histoire ne le lui aurait pas pardonné.

Homme d'une foi solide et calme qui bannissait la peur, il n'y avait rien de clérical chez lui, surtout pas cette manière de parler, ce comportement à la fois doucereux et impitoyable, ces airs penchés et faussement modestes qu'affectionnent les clercs en mal de pouvoir. Chez cet homme qui aimait le théâtre, jamais le personnage n'a masqué la personne. Aux grands rendez-vous publics, les foules venues pour écouter le pape ont rencontré un homme, un vrai homme, qui a connu la vie de plein vent, très peu celle des séminaires et des cénacles protégés : un enfant qui a vécu des deuils douloureux, un ouvrier qui a gagné sa vie sur les chantiers, un clandestin recherché par les polices nazies et soviétiques, un intellectuel qui aimait la philosophie, un poète ami des arts, un compagnon capable de fortes amitiés, un sportif proche de la nature. Parce qu'il résonnait avec l'accent de l'expérience quotidienne, son discours était avant tout une parole d'homme. C'est peut-être là que réside le secret de la force et de l'autorité que tous s'accordent à lui reconnaître.

Certes, tout n'a pas été que réussite au cours du pontificat de Jean Paul II. On peut regretter certaines raideurs envers des personnes et des mouvements, des incompréhensions et des rendez-vous manqués, des nostalgies de chrétienté, la recrudescence du centralisme au détriment des Eglises locales, le décalage imposé par la curie romaine entre les gestes prophétiques du pape et le gouvernement concret de l'Eglise. Mais nous garderons surtout de Jean Paul II la belle image d'un esprit catholique au sens le plus large et le plus noble du terme, celle d'une ouverture à l'universel, d'une présence sans compromis aux joies et aux espérances de l'humanité, du don de soi au Christ et à sa mission.

Pierre Emonet s.j.



■ Info

Notre-Dame de la Route 30 ans !

La maison de formation et de retraites spirituelles Notre-Dame de la Route, soutenue par les jésuites et conduite par une communauté mixte dans un esprit œcuménique, fête ses 30 ans. C'est pendant l'été 1975 que le père Jean Rotzetter s.j., accompagné par un groupe d'hommes et de femmes, s'attela à réaliser ce projet. Cette maison n'est ni un monastère, ni un hôtel, ni une ferme, ni un centre de conférences, mais une synthèse réussie de tous ces genres. Depuis peu, on la nomme volontiers « centre pour une spiritualité incarnée ». Y sont proposés chaque année 150 cours et sessions environ, principalement différentes formes d'exercices ignatiens et des sessions PRH (Personnalité et relations humaines). Les Exercices spirituels ignatiens sont un chemin vers la liberté intérieure et la prise de décision ; ils excellent à offrir une manière de trouver Dieu en toute chose et de relier ainsi foi et vie quotidienne. Le but de la maison repose sur ce fondement.

Située à la périphérie de la ville de Fribourg, NDR tient compte de la frontière linguistique. La communauté et le programme proposé sont bilingues ; ses hôtes viennent aussi bien de Belgique, de France et de Suisse romande, que d'Autriche, d'Allemagne et de Suisse alémanique.

■ Info

Sida et sorcellerie au Cameroun

Des célébrations pour la Journée mondiale des malades ont eu lieu à Yaoundé, du 9 au 13 février, réunissant autorités ecclésiales et politiques. Les pères jésui-

tes Michael Czerny et Eric de Rosny y ont participé. Ce dernier a donné une conférence sur *l'évolution du comportement des familles devant la pandémie du sida au Cameroun*. Selon ses observations, la maladie a pris de court les grandes institutions : le Ministère de la santé publique n'a trouvé que le préservatif comme solution et les Eglises ont exprimé leur désaccord.

Le sida, mal nouveau et inattendu, a aussi engendré une réaction contraire à la solidarité coutumière au Cameroun, une réaction due à la perception dramatique véhiculée par les médias : un mal venu des homosexuels américains, un mal contracté par des chasseurs de singes africains, une punition divine pour les fautes. Au niveau familial, l'homme, premier atteint et convaincu d'infidélité conjugale, s'est ainsi retrouvé marginalisé et les familles ont banni les victimes, contrairement à la vision traditionnelle : quand l'un des membres est malade, c'est toute la famille qui l'est, la maladie étant le symptôme d'un mal collectif.

Aujourd'hui, le comportement des familles a considérablement changé. Non pas que la pandémie soit jugulée au Cameroun, mais ce mal a retrouvé la place qu'il aurait dû prendre dès le début dans les relations familiales : celle d'un drame dont on partage les conséquences.

Cette évolution, certainement positive, renforce cependant la recrudescence des accusations de sorcellerie. Le sidéen devient l'occasion ou même parfois le prétexte d'une interrogation presque inévitable : « Qui est derrière ce malheur ? » C'est le cercle fermé de l'accusation de sorcellerie, un rouage du fonctionnement de la société familiale : le coupable est à chercher dans l'environnement familial ou professionnel.

Les Eglises ont la responsabilité de faire passer les mentalités de leurs fidèles d'une vision ancienne du mal, à celle de la Bible

où le Sauveur est maître des puissances des ténèbres. La confrontation des phénomènes de sorcellerie à l'Evangile n'a pas été entreprise ouvertement, sinon par des prêtres et des pasteurs charismatiques. La pandémie du sida apparaît paradoxalement comme une bonne occasion de le faire.

■ Info

Education pour tous

Bonne nouvelle : les enfants scolarisés sont plus nombreux que jamais. En partie parce que les filles ont plus souvent accès à l'instruction, annonce le rapport *Progress for Children 2005*, présenté par l'UNICEF en avril. Ainsi, sur 180 pays, 125 atteindront l'objectif n° 3 du Millénaire - à savoir autant de filles que de garçons à l'école primaire. Parmi eux, le Pérou, la Colombie, le Ghana et la Bosnie-Herzégovine.

Si les pays d'Amérique latine, des Caraïbes, de l'Asie de l'Est et de la région du Pacifique ont beaucoup progressé, ceux d'Afrique du Nord, d'Afrique de l'Ouest et d'Afrique centrale ainsi que d'Asie du Sud restent en revanche à la traîne. Pour 100 garçons scolarisés, on compte 69 filles au Niger, 74 au Mali et 83 au Pakistan. Et c'est en Asie du Sud que l'on trouve la plus forte proportion d'enfants sans formation scolaire (les deux tiers de tous les enfants du monde, à savoir 42 millions). D'après l'UNICEF, 55 pays n'atteindront pas les objectifs du Millénaire. La raison principale est la pauvreté, à laquelle s'ajoutent le sida, la discrimination contre les femmes, les conflits, les catastrophes naturelles, les distances géographiques, le manque d'infrastructures et l'instruction lacunaire des mères (75 % des enfants non scolarisés des pays en développement ont une mère sans instruction).

Dans de nombreux pays, l'instruction reste un privilège. C'est pourtant un droit humain fondamental, souligne le rapport, l'éducation représentant bien plus que la possibilité d'apprendre. Savoir lire et écrire peut sauver beaucoup de vies. Par exemple, une fille sans instruction scolaire risque davantage d'être victime du HIV qu'une fille ayant fréquenté l'école. D'après l'ONU, il faudrait investir chaque année 5,6 milliards de dollars supplémentaires dans l'éducation pour atteindre les objectifs du Millénaire. Certains pays ont reconnu cette nécessité. Ainsi la Grande-Bretagne a prévu d'allouer 2,68 milliards de francs ces trois prochaines années pour l'éducation dans les pays en développement.

■ Info

Mortalité infantile

Selon l'Organisation mondiale de la santé (OMS), une femme meurt chaque minute dans le monde suite à des complications pendant la grossesse ou au moment de l'accouchement, et la mortalité des nouveau-nés et des enfants dans les premières années de vie est encore élevée dans de nombreux pays. Chaque jour, 40 000 enfants décèdent de maladies qui, dans 70 % des cas, sont guérissables ou qui pourraient même être évitées par des mesures adaptées de prévention (accès à l'eau potable, à l'hygiène).

■ Info

Enregistrement des nouveau-nés

L'archevêque sud-africain Desmond Tutu a lancé en février une campagne internationale pour l'enregistrement officiel de tous les nouveau-nés, rapporte l'agence

Apic. « C'est une question de vie ou de mort », a affirmé le Prix Nobel de la Paix. Le nouveau-né non enregistré est une « non-entité ». Sans papiers, il ne pourra pas accéder à l'éducation, ni aux soins médicaux et il sera privé des droits liés à la nationalité.

La Convention des Nations Unies sur les droits de l'enfant a imposé aux Etats l'enregistrement des enfants après leur naissance. Tous les pays l'ont ratifié, sauf la Somalie et les Etats-Unis. Toutefois, selon des récentes estimations de l'UNICEF, chaque année plus de 49 millions de nouveau-nés dans le monde ne sont toujours pas enregistrés.

■ Info

Suisse, dérapages racistes

Les violences et incidents racistes de l'extrême droite et des néonazis (agressions d'étrangers, incendies, concerts de skinheads ou défilés avec des drapeaux nazis) ont augmenté l'an dernier en Suisse, indique le Service d'analyse et de prévention. En outre, leurs auteurs sont de plus en plus jeunes. Sur les 111 événements, seuls 9 se sont déroulés en Romandie et aucun au Tessin. C'est le canton de Berne qui en recense le plus grand nombre (17).

■ Info

Actionnaires responsables

La question des décharges chimiques non sécurisées des années cinquante est revenue sur le devant de la scène lors de l'Assemblée générale de Clariant, le 7 avril à Bâle. Des représentants d'ACTARES, actionnariat pour une économie durable, ont remis en cause la fin de la surveillance

annoncée par la Communauté d'intérêts pour la sécurité des décharges bâloises (Interessegemeinschaft Deponiensicherheit Regio Basel IG DRB). Dans son rapport, la IG DRB exclut l'existence d'un danger aigu, mais admet que « les connaissances à propos du contenu des décharges sont très lacunaires ». Un aveu d'ignorance qui plaide contre un apaisement fallacieux, estiment les représentants d'ACTARES. Le risque que des substances problématiques se répandent dans l'environnement au fil du temps ne peut simplement pas être négligé. Seul un assainissement rapide et complet de toutes les décharges est à même de prévenir les risques environnementaux et partant le risque financier pour l'entreprise.

ACTARES a exigé en outre que l'entreprise tire les enseignements du passé et que la délocalisation de la production de Clariant en Extrême-Orient ne devienne pas là-bas source de problèmes environnementaux identiques.

■ Opinion

Fumée blanche au Vatican

Arrivé vers 17h, j'ai attendu comme tout le monde : là, une famille romaine tentait de se trouver un confortable appui pour « veiller » jusqu'à la fumetta, ici, trois Français en visite et venus en curieux. L'attente, qui permet de nous (con)centrer grâce... à un tuyau de cheminée ! Puis cette vague intérieure au moment des toutes premières bouffées de fumée... grise ? blanchâtre ? noirâtre ?... La foule retient son délire qu'elle avait pourtant enclenché... Puis la fumée épaissie trahit un penchant vers le gris.... mais non, c'est blanc, forcément, car elle est sortie après le premier tour du scrutin de l'après-midi qui, s'il n'y avait eu d'élection, aurait rapporté la nuée an-

nonciatrice à plus tard. Il est élu ! Les cloches sonnent après pratiquement dix minutes d'une attente confuse - et la foule que nous sommes est assez en délire pour applaudir.

Puis, comme un ressaisissement nous tient aux tripes : Qui ? « Lui », dont on parlait tant depuis quinze jours ? Ou alors « enfin » un Sud-Américain ? Il faudra attendre bien vingt minutes pour voir arriver, presque sombre comme le marbre des statues de Saint-Pierre, le protodiaacre chilien et l'inséparable microphone : « *Annuncio vobis gaudium magnum. Habemus papam... Josephum...* » La foule a compris : c'est « lui » ! Ma voisine romaine se tourne vers nous et lance : « M..., je vais me faire protestante ! » alors que les sœurs mexicaines arrivées essouffées de leur demeure proche ne peuvent que renforcer leur battement de mains et de pieds ! Je murmure : « ...Ratzinger » avant la fin de la longue phrase latine détaillant les titres d'un cardinal de l'Eglise romaine, avant d'en être confirmé par le toujours aussi taciturne cardinal annonciateur de LA nouvelle du jour. Encore attendre, des minutes qui paraissent des heures, pour voir arriver Benoît XVI, souriant et pourtant un brin réservé. La foule est en délire par endroits de la place, mais ce n'est pas les JMJ ! Le plus frappant restera pour moi cette onde de presque stupeur qui traversa la place à l'annonce de son nom... « Ratzinger »... Sa première apparition en clair grâce aux méga-écrans sur la place, et désormais en pape, contraste avec son prédécesseur : un court discours - certes, l'émotion y est, car il fourche par

deux fois alors qu'il a toujours eu une diction parfaite ! - la bénédiction, le salut à la foule, puis le retour derrière les rideaux... Un oubli, cependant : il n'a pas (encore !) parlé au cœur des Romains dont il est l'évêque désormais ! Pas un mot, pas une anecdote ou un clin d'œil, lui qui est pourtant humoristique à ses heures.

Ratzinger était mon choix : pour l'Eglise, et pas forcément pour moi. Il réservera à mon humble avis de bonnes surprises - à lire par exemple son insistance sur l'œcuménisme répétée par deux fois dans son homélie de ce matin (mercredi 20 avril) ! - et « démédiatisera » le personnage du pape par son charisme largement plus timide et effacé que celui de son prédécesseur - et cela devrait déjà plaire à beaucoup !

Thierry Schelling s.j.

*Benoît XVI,
quand il était encore
le cardinal Ratzinger.*



Une existence pour les autres

« On peut tout échanger, sauf l'exister. Dans ce sens être, c'est s'isoler par l'exister », écrit Lévinas.

Tout échanger, sauf l'exister ? Qu'est-ce à dire ? Simplement que mon existence est unique et que, mis à part le Seigneur, je suis le seul à y être constamment présent. Je suis, en effet, le seul à vivre 24 h sur 24 avec moi-même. Les autres ne me côtoient que par intermittence. Même l'ami attentionné, l'épouse fidèle ou le compagnon de route de toujours manque le tout de ma vie. Cette part me revient. Soit sur le mode de la conscience éveillée, et c'est l'extrême attention, soit sur celui de la conscience diffuse, et ce sont tous les actes que j'ai accomplis négligemment, comme si ma conscience était en veilleuse. Jusque dans le sommeil, je me rencontre ! L'inconscient, poubelle et lieu de Révélation, me rappelle que je ne peux échapper à moi-même.

Il y a donc de l'irréductible, de l'inéchangeable. Ce « je ne sais quoi » qui me rend unique. Car ce n'est pas seulement le fait de vivre 24h sur 24 avec moi-même qui importe. C'est bien plus la qualité même de mon exister que je ne peux échanger. Je veux dire que seul je vis cette expérience - ce coucher de soleil, cette rencontre amicale, ce conflit ou ce choc affectif - de manière qui m'est propre. Le « propre » de mon expérience est non seulement qu'elle ne se vit qu'une fois, mais que je la vis avec mon histoire, ma sensibilité, ma façon unique d'être au monde.

Jésus a vécu son existence de manière singulière. Priant, jeûnant, buvant, marchant, pleurant, invectivant ou compatissant, il l'a accomplie. Elle est unique comme celle de chacun d'entre nous. A la différence qu'il l'a vécue dans l'écoute libre et constante de la voix de son Père. Cette écoute l'a modelé, façonné et l'a ouvert à la prise de conscience d'un exister d'une qualité unique que lui procurait sa relation immédiate à la Source de la Vie. Parce qu'il était le Fils, plutôt que de l'isoler, son exister l'a rendu proche de tous. En est témoin l'écho qui résonne encore aujourd'hui en nos cœurs. Comme si sa manière d'exister avec et pour les autres le faisait rejoindre le cœur de chacun, jusqu'en ces zones obscures où l'isolement semble sans recours.

A la Pentecôte, son esprit rejoint chacun en son existence propre pour l'ouvrir, dans la joie de sa différence, à la pleine communion. A contre-courant de l'uniformisation que cache l'individualisme forcené de notre époque, l'Eglise ne devrait-elle pas être ce corps où chaque membre étant ajusté à sa vocation existe pleinement pour le bien de tous ?

Luc Ruedin s.j.

Le refus des structures

... **Suzanne Eck**, Orbey (Alsace)
Moniale dominicaine

Le refus des structures est un phénomène universel, surtout chez les jeunes - et même chez les moins jeunes. Il touche toutes les institutions de notre société, qu'il s'agisse du travail, des partis politiques, de la vie familiale, du mariage et finalement de toute organisation de notre vie sociale. On peut observer une sorte de besoin de démolir toutes choses, à commencer par les cabines téléphoniques, les voitures, les serrures, etc. Je ne voudrais pas prononcer un plaidoyer contre les dérives de la jeunesse, ni même les expliquer ; il faudrait pour cela être sociologue et avoir aussi observé de près les comportements, ce qui est impossible quand on écrit depuis un monastère. Il est peut-être plus facile de décrire l'aversion des structures toutes faites dans le domaine religieux : celle-ci est observable quotidiennement.

Je rassemble ici des arguments - souvent très justifiés et demandant réflexion - contre les « structures », c'est-à-dire les cadres de vie tout faits, intouchables et subsistant depuis des siècles et des siècles. Elles peuvent être des règles de fonctionnement, des principes éthiques, des institutions avec leur principe d'autorité et même des cadres de pensée philosophiques ou théologiques ou, plus profondément encore, la manière d'exprimer notre foi et finalement son contenu même.

Oppression

Dans tous ces domaines, les structures nous enferment, ou du moins c'est l'impression qu'elles nous donnent, limitant notre créativité, notre vitalité, notre bonheur. Elles nous rendent « soumis » à un système, avec un grand chef, et on peut dire des chrétiens ce que fait dire la Bible aux Israélites en exil : « Tu as mis sur nos têtes un homme » (Ps 65/12, *vulgate*), un joug sur le cou d'un bœuf. Et la soumission oscille entre la lâcheté et l'impatience. Elle est souvent devenue habitude, surtout à l'égard des structures de l'« institution Eglise », et pas assez réfléchie pour être vécue comme un don de nous-mêmes, dans la liberté. En revanche, le moindre changement peut sembler infidélité ou même sacrilège ou encore une menace pour notre sécurité.

Ces structures nous offrent un monde « répétitif » : la messe du dimanche, obligatoire si l'on veut être bon chrétien, les temps liturgiques, le sacrement de pénitence exprimant souvent de notre part une contrition très superficielle, jusqu'au déroulement de la Messe et à son canon auquel il ne faut pas changer un mot.

Bien sûr, c'est ce que peut découvrir un regard superficiel, incapable encore de distinguer l'accessoire de l'essentiel, et c'est cet effort de discernement si nécessaire qu'on néglige de faire ou qu'on n'a plus les moyens de faire, faute de solide éducation chrétienne.

spiritualité

Pourquoi refuser les structures, notamment dans le domaine religieux ? Parce que leur rigueur risque d'enfermer les croyants, de les empêcher de rester réceptifs au renouveau inspiré par le Saint-Esprit, limitant ainsi le sens de la liberté chrétienne.

spiritualité

Il faut ajouter à cela la perte du droit à la parole, du moins dans les célébrations. Saint Paul n'a-t-il pas dit : « Que les femmes se taisent dans les assemblées » (ce faisant, il n'a pas rendu grand service à ces pauvres femmes : il leur faut obtempérer, surtout le dimanche). Cette exigence nous vaut un univers clérical qui coupe la respiration aux laïques, et parfois au Saint-Esprit lui-même.

Le plus grave, c'est que « pour faire comme on a toujours fait », on oublie d'aimer. On est en règle, mais les fidèles attendent un geste de charité et la cha-

leur d'une amitié « humaine », c'est-à-dire proche de leur quotidien. La règle qui supplante la charité, c'est ce qui faisait s'écrier saint Paul : « O, stupides Galates ! » (Ga 3,1).

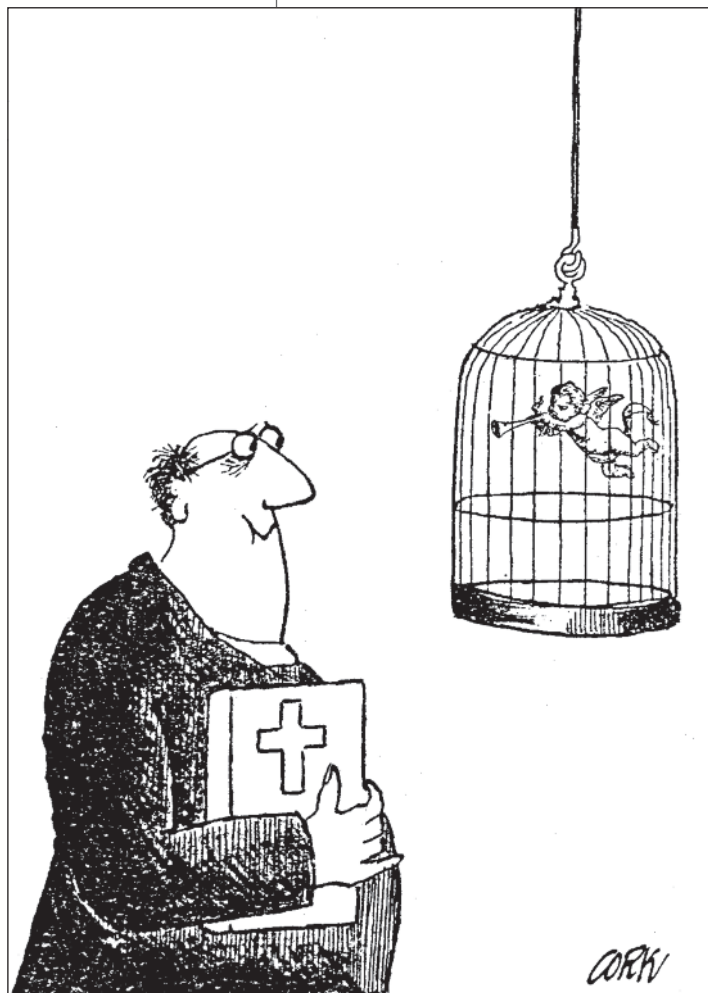
Ce n'est pas seulement dans ces gestes extérieurs que les « structures » oppriment. Elles investissent aussi notre monde mental : « Il faut croire ceci sans oublier cela, et si vous ne prenez pas tout, vous n'avez pas vraiment la foi. » C'est ainsi qu'une sorte de terrorisme inquisitoire risque de prendre la place de la joie de croire, au lieu de laisser Dieu nous dire quelque chose de son mystère et de son amour pour les hommes.

Tout le monde sait les difficultés que posent aux chrétiens les règles de la vie sexuelle. N'ayant aucune compétence dans ce domaine, je ne puis en parler. Mais j'ai vu tout de même plusieurs fois la souffrance de couples divorcés-remariés qui sont devenus « inconnus au bataillon » et à qui il ne reste plus que deux possibilités : profiter de cet incognito pour communier en paix ou s'écraser, car l'annulation d'un mariage est un processus incroyablement douloureux, indiscret, humiliant. Et quand on trouve un prêtre « compréhensif » finalement, on en méprise encore plus l'Eglise. Pourquoi cette incohérence et tant de complications ?

Il est certes possible d'échapper à ce filet en sortant de l'Eglise, en renvoyant par exemple avec fracas, et pour faire pression, l'appel à payer la cotisation du culte. Mais alors il y a de grandes chances d'y perdre aussi la foi, le petit grain enfoui dans tout cela et qui, mine de rien, aide à vivre.

Rigueur et mystification

L'impression d'être ligoté par des structures et par des règles humaines, et non divines, intervient aussi au niveau pro-



fond de notre foi. On nous enseigne, conformément à la tradition et à la foi de l'Eglise, que Jésus est le seul sauveur de tous les hommes. Dans notre monde pluriculturel, si diversifié, comment défendre une telle position ? et comment en justifier la relativisation sans trahir et se situer soi-même en dehors de l'Eglise ?

La prétention de l'Eglise à être *la seule* à proposer *le seul* chemin de salut peut bien paraître exorbitante, même si on reconnaît l'incomparable beauté de la personne de Jésus. Doit-il être le sauveur de tous les hommes ? D'autres « messies » se manifestent un peu partout, certains ridicules et relativement faciles à démasquer (Mt 24,23) : d'ailleurs Jésus lui-même nous a recommandé de ne pas leur courir après. Mais il s'ouvre aussi à nos yeux modernes d'autres voies, avec d'autres Maîtres qui semblent avoir fait leurs preuves et dont la modestie est tentante. Beaucoup de bons catholiques vont à des sessions bouddhistes, pour ne prendre que cet exemple, et en reviennent comblés.

La prétention de Jésus à être le seul Sauveur peut paraître comme un énorme abus de confiance, reproché à l'Eglise et non à Jésus lui-même. Comme disait déjà Renan : « Jésus voulait inaugurer "le Royaume", mais c'est l'Eglise qui est venue. » Je crois que cette rigueur de la foi est la cause de l'abandon de beaucoup. Comment rester ouvert et disponible à tous les témoignages d'expérience spirituelle sans perdre notre propre piste ?

Pour les croyants eux-mêmes, l'Eglise peut prendre les apparences d'une gigantesque mystification où se côtoient le mensonge et la soif du pouvoir et de l'argent, le tout sous couleur de dévotion. La critique n'est pas neuve, elle traverse toute la littérature française, mais elle peut troubler bien des âmes de bonne

volonté. Seulement cette critique est aussi le signe qu'on ne comprend pas le mystère de l'Eglise, qu'on ne se situe pas à son niveau.

La liberté chrétienne

L'Eglise n'est pas le pape, ni l'évêque, ni Monsieur le curé, ni les sœurs qui nous ont fait le catéchisme. Elle est le lieu où, en dépit de toutes les misères humaines, notre cœur peut recevoir le message de l'amour inconditionnel de Dieu pour tout homme, l'invitation de tout être humain à participer au grand festin messianique offert par Jésus au nom de son Père. Elle n'est pas un régiment dont la bonne discipline serait un gage de victoire, pour qui ? Elle est l'humble communion de personnes qui ont expérimenté l'amour fidèle de Dieu et qui veulent lui faire confiance à travers tout, même à travers la sottise humaine !

Comme « bonne croyante catholique », il m'arrive aussi de secouer le joug des structures ; ce n'est pas forcément malsain, au contraire. Mais en revanche je n'oublie pas de reconnaître que là où elles manquent, c'est le chaos qui prend le dessus et non l'Esprit saint. Constat facile et guère génial !

A un disciple qui se faisait fort de donner une traduction rationnelle à tous les mythes et légendes de la mythologie grecque, Socrate répond que dans ce cas la religion n'aurait plus de prise sur l'âme humaine. L'expression mythique est parfois plus vraie et en tout cas plus riche qu'une réalité historiquement prouvée. Platon faisait dire cela à Socrate, hélas, je ne sais plus dans quel dialogue. C'était probablement, à Athènes aussi, l'heure de la démythification.

Par la fréquentation d'autres croyants, d'autres religions, les chrétiens peuvent redécouvrir leur propre tradition, leurs

propres négligences : réapprendre la tolérance avec le bouddhisme ou l'hindouisme, la nécessité d'une pratique et ainsi de suite. En ce sens, la floraison de nouvelles démarches religieuses inédites ou méconnues est le signe d'un profond besoin du divin. Mais Jésus n'est pas une valeur, ni une pratique, il est une personne, celle que nous, chrétiens, voulons rejoindre sans jamais lâcher sa main.

Le renouveau aussi a sa place dans l'Eglise, mais il ne faut pas négliger les mises en garde : « Il faut un tissu neuf pour les pièces neuves. » Pensons à la joie de la liberté chrétienne, au soulagement des néophytes lorsque la loi juïdaïque fut proclamée caduque par saint Paul, et ne jouons pas « les stupides Galates » qui ne pouvaient renoncer à leurs règles alimentaires.

Le père de la parabole a laissé partir son fils pour une vie de débauche, nous dit saint Luc, et lui a même donné sa part d'héritage ; le fils est revenu, éprouvé, malheureux, et sans autre procès, il a repris sa place dans l'intimité du Père.

Je me souviens d'avoir assisté aux adieux d'un jeune fils de pasteur avec sa mère : il partait « à l'étranger » pour une expérience échevelée de vie commune, sans règle, ni religion, voulant braver tous les tabous. Mère et fils souffraient mais sentaient que cette rupture était maintenant nécessaire et qu'il ne fallait pas faire du chantage sentimental ; il est revenu, lui aussi. On dirait que le Seigneur apprécie cette audace qui pousse à laisser le vieux afin de se lancer à la recherche du meilleur, plus en tout cas que le ronron du fidèle accoutumé à la grâce et qui n'en mesure plus le prix.

Le mystère du Christ libère de toute loi humaine, mais il laisse entière l'obligation de respecter le petit, le faible, et même ceux qui ont encore besoin de la loi, car ils sont aussi ces frères pour lesquels Christ est mort. C'est là « la pratique » des chrétiens. Il ne faut pas faire obstacle à l'unité du Corps Mystique qu'est l'Eglise, avant d'être devenue une institution humaine, indispensable mais parfois pesante, et souvent marquée elle aussi par le péché, ce que personne n'ignore !

Le vrai moteur du renouveau est le Saint-Esprit qui, prié, écouté profondément, donne les temps pour agir, la manière de faire et les buts à atteindre. « On ne sait ni d'où il vient ni où il va », mais quand il souffle, il convient de ne pas s'accrocher « à ce qu'on a toujours fait » et de donner au monde le beau témoignage de la liberté chrétienne.

J'ajouterai que dans cet engagement pour du nouveau, il est aussi permis de se tromper. Le Seigneur ne nous demande ni l'impeccabilité ni « l'innocence ». Il ne faut pas cesser de désirer le don de sa grâce et de le demander. Voilà l'essentiel. Alors c'est lui qui nous fera vivre et nous sortira de nos tombeaux.

S. E.

Le monde en manque de Dieu

L'apport de Teilhard de Chardin
Regards croisés d'un théologien
(R. Brüchsel s.j.), d'un biologiste
et historien des sciences
(M. Buscaglia) et d'une étudiante
en lettres (E. Paillard).

Mercredi 1^{er} juin, à 18h15,
à Uni-Mail (Genève),
salle MS 160, sous sol
Entrée libre

Démocratiser la théologie

L'expérience de l'A.O.T.

● ● ● **Jean-Pierre Zurn**, Genève
Pasteur, co-directeur de l'A.O.T.

L'Atelier œcuménique de théologie (A.O.T.) a été inventé il y a un peu plus de trente ans.¹ Le constat des créateurs était clair : on notait parmi les adultes chrétiens qui avaient traversé les années '60, après Vatican II et Mai 68, une distance toujours plus grande entre la mémoire chrétienne, que la plupart d'entre eux avaient développée dans l'enfance ou l'adolescence, et les questions existentielles des adultes qu'ils étaient devenus. En d'autres termes, leur foi n'avait pas suivi le même chemin de maturation que leur pensée. Ils souhaitaient rétablir le lien. L'A.O.T. s'offrait à eux comme un lieu où revisiter et actualiser cette mémoire. Il s'agissait, de manière explicite, de « rendre la théologie au peuple de Dieu ».

Trente ans après, le contexte a profondément évolué. Vatican II reste un excellent souvenir pour beaucoup de protestants et de catholiques, mais les enthousiasmes d'antan ont fait place à l'impatience, au découragement, voire à des démissions. Si le Vatican se montre encore comme une institution solide, les Eglises locales, comme d'ailleurs toutes les institutions, ont de la peine à garder leur souffle face à une montée en flèche des individualis-

mes, avec ce qu'on a appelé en particulier une individualisation du croire. Les lieux collectifs de transmission des valeurs et des croyances se sont raréfiés. Désormais chaque personne est appelée à forger elle-même ses convictions, comme elle le peut, en puisant sur un marché du religieux où le meilleur côtoie le pire.

Ainsi, une certaine homogénéité du public visé lors des débuts de l'A.O.T. fait place à la diversité : la mémoire chrétienne, chez beaucoup, s'est perdue et, parmi les participants actuels, bien qu'une majorité soit attachée à une communauté ou à une Eglise chrétienne, certains sont à la recherche des premières bases sur lesquelles construire une foi personnelle. C'est ainsi que l'on pourrait reprendre les trois mots titres de l'A.O.T. en rappelant à la fois l'intention du début et le défi actuel.

Atelier, œcuménique, théologie

Atelier, parce que dans un atelier on travaille en commun à un même ouvrage et on apprend à utiliser les instruments nécessaires... Mais aujourd'hui les secteurs primaire ou secondaire ont presque disparu de nos régions. L'image de l'atelier, avec maître, compagnons et apprentis,

Fondé en 1975 par des jésuites et des collaborateurs du Centre protestant d'études - une époque marquée par un climat d'ébullition intellectuelle et œcuménique - l'Atelier œcuménique de théologie garde toujours sa raison d'être. Retour sur cette formidable aventure.

1 • Renseignements : 022 321 40 88,
www.aotege.ch.

parle de moins en moins. L'ordinateur, avec ses puissants moteurs de recherche et ses autoroutes de la communication, prend la place de la communauté de travail.

Œcuménique, parce que réunissant des chrétiens de différentes confessions et de toutes formations... Mais aujourd'hui la palette s'est diversifiée et l'interreligieux pointe à l'horizon, ouvrant la théologie à de nouveaux défis. La perspective œcuménique s'inscrit dans un monde où le voisin est bouddhiste ou musulman et les communautés chrétiennes les plus vivantes sont à des milliers de kilomètres.

Théologie, parce que le but de ce travail est de prendre au sérieux l'œuvre de Dieu dans notre monde et dans notre vie personnelle... Mais aujourd'hui la théologie a perdu beaucoup de son impact social. Si les thèmes chers aux chrétiens font l'objet de débats publics fréquents, c'est cependant aux historiens, psychanalystes ou journalistes auxquels on fait appel pour répondre aux questions qui impliquent la foi. Le théologien est suspecté de parti pris dans un monde où la neutralité scientifique a encore excellente presse et où l'on préfère observer plutôt que de s'engager.

S'agit-il donc toujours de « rendre la théologie au peuple de Dieu » ? Quel sens peut encore avoir ce slogan emprunté aux théologiens de la libération ? En tout cas, nous admettons avec eux que la théologie consiste à penser la foi chrétienne dans le quotidien, en tenant compte du contexte culturel, social et politique, mais en lien aussi avec les personnes et leur accession à leur propre parole, même sur le plan théologique.

Faire de la théologie, dans cette perspective, ne consiste donc pas tant à élaborer un discours sur Dieu, qu'à penser sa foi devant Dieu et devant les autres, en lien avec la vie concrète, personnelle et collective. Il ne s'agit pas d'attendre, pour

penser, de pouvoir disposer de tous les instruments exigés pour les professionnels : langues bibliques, bases philosophiques, connaissance de l'histoire, etc., mais de se mettre tout simplement en chemin, encouragé par les autres - particulièrement par l'équipe enseignante - et en dialogue avec eux. La foi, en effet, ne va pas sans recherche, questionnement, constamment repris à chaque étape de la vie. L'intelligence de la foi est éclairage de la réalité vécue à la lumière de l'Evangile reçu, médité et pratiqué.

Le projet de faire de la théologie paraît donc toujours aussi pertinent. Reste cependant une question complexe : comment la « rendre au peuple de Dieu » ? Où est-il aujourd'hui, dans nos pays européens, ce peuple de Dieu ? Ne s'agit-il pas plutôt d'une diaspora, d'une dispersion, qui n'est d'ailleurs pas sans rappeler les communautés chrétiennes des premiers temps ? Nous aurions tendance, à l'A.O.T., à insister sur le fait que le peuple de Dieu ne se réduit pas aux croyants qui se rattachent aux Eglises mais qu'il est beaucoup plus large. Il ne s'agit pas de faire de la récupération, mais tout être humain est potentiellement membre de du peuple de Dieu... ce qui nous laisse de la marge pour le recrutement !

Perspective critique

Dans un contexte de dispersion et d'individualisation, pouvoir réfléchir avec d'autres est une expérience particulièrement riche. A l'A.O.T., la théologie est une aventure communautaire. Certes, toute l'histoire de la théologie a été et reste liée à la vie concrète des chrétiens et des Eglises. Mais cet aspect de recherche communautaire n'a pas toujours été accentué : on a souvent suivi la parole des grands maîtres, leurs disputes, voire leurs combats, pour s'aligner

derrière eux, quand on n'était pas forcé de suivre, tout simplement, la religion du prince. A l'A.O.T., l'accent est mis sur l'aventure communautaire et sur la recherche en groupe : « Le lien entre réflexion et vie partagée est seul à conférer autorité et profondeur à la théologie. »²

Dans la théologie de la libération, l'expression « rendre la théologie au peuple de Dieu » a toujours eu une dimension éminemment critique. S'il faut la rendre, c'est que la théologie a d'abord été confisquée : par les Eglises, par les clercs, par les philosophes et les savants, par les bien-pensants, par les « propriétaires des biens de ce monde » ; il faut donc la restituer à ceux auxquels elle était primitivement destinée, aux classes pauvres, aux vaincus de l'histoire, chez qui elle devait prendre, comme chez les Hébreux, la forme d'un vibrant appel à la liberté !

A l'A.O.T., nous mettons en œuvre une telle perspective critique. Elle découle d'une lecture sérieuse de la Bible, dans laquelle on ne trouve pas simplement un appel à la conversion personnelle mais la motivation de retournements radicaux de la pensée et de l'action. C'est que les chrétiens, dans la mesure où ils cherchent en commun à se ré-enraciner dans l'Evangile de Jésus le Messie, le révélateur du Dieu de tendresse de la Bible (Ancien et Nouveau Testaments !), témoignent d'un autre monde possible, à nos portes, bien que toujours insaisissable aux pouvoirs humains.

Renversement de la pensée

Avec l'Evangile de Marc et les Evangiles synoptiques, la théologie se voit rappeler la vie et l'action de Jésus, sa proclamation de la venue imminente du Royaume de Dieu, sa manière de retourner un mes-

sianisme avide de pouvoir politique et de libération violente - faisant bien sûr appel à Dieu ! - en acceptation du service aux autres. Ce retournement est exprimé symboliquement par la tentation où Jésus, sur la montagne, refuse de se prosterner devant Satan. Si Jésus vient bien répondre aux attentes des humains, sa manière de le faire est tellement originale qu'elle déconcerte jusqu'à ses plus proches disciples. Paradoxalement, elle sera reconnue comme venant de Dieu par les personnes les plus inattendues, un possédé, une païenne, un centurion romain... Avec la théologie paulinienne, c'est à un recentrage sur la personne du Christ crucifié et ressuscité que les lecteurs sont invités. Paul est influencé par la pensée apocalyptique, qui se confronte à l'échec du monde et de l'humanité et attend le jugement de Dieu, la destruction et le remplacement du monde déchu. Mais il la transforme radicalement en interprétant la mort et la résurrection du Christ comme l'événement décisif de ce jugement. Mais c'est un jugement inattendu ! Dieu s'est solidarisé avec quelqu'un qui, selon tous les critères humains, a raté sa vie.

Au pied de la croix surgit une nouvelle image de Dieu. En s'identifiant au Crucifié, Dieu se révèle comme une force créatrice et non destructrice, comme celui qui fait revivre ce qui n'a pas de valeur. Renversement de la pensée, qu'elle soit religieuse ou philosophique ! Nouvelle image de Dieu : le Dieu du Crucifié accepte sans réserve tout être humain, indépendamment de ses qualités ou de son appartenance ethnique. Ainsi, dans l'acte de la foi, peut-il se recevoir comme un être totalement renouvelé : « Si quelqu'un est en Christ : nouvelle création ou nouvelle créature ! » (2 Co 5,17). Pas besoin de détruire l'ancien pour que le nouveau arrive ! Le nouveau apparaît non pas dans un au-delà fiévreusement attendu par les

apocalypticiens mais au milieu de l'histoire. L'avenir est déjà là.

L'existence chrétienne se déroule désormais « entre les temps ». Elle reste incomplète, terre-à-terre, liée à la quotidienneté de la vie, mais travaillée par l'espérance. L'avenir est ouvert. Il n'est pas enfermé sur le passé, dans les vaines tentatives que l'être humain déploie pour fonder sa vie en lui-même, dans ses erreurs ou dans les excès de sa volonté de puissance. Pourtant il reste, mystérieux, dans les mains de Dieu. Ainsi Paul justifie sa prédication de l'Évangile à toutes les nations, mais propose un universalisme qui passe à travers le chas de l'aiguille de la Croix. Cela signifie un renversement de toutes les valeurs de ce monde.

Un discours nouveau

Avec la théologie de l'épître aux Hébreux se développe un dépassement critique et un retournement de la religion sacrificielle, à partir d'une relecture de la Croix également. La mort de Jésus ne fut pas un sacrifice. Et elle ne pouvait pas l'être. Elle fut le contraire d'un sacrifice ! Un sacrifice, en effet, selon la conception des anciens, ne consistait pas dans l'immolation d'une victime. Encore moins dans ses souffrances. Ce qui importait dans tout sacrifice, c'était le rite de l'offrande accompli par le prêtre dans le temple. Pour cela, le prêtre devait se soumettre à de nombreux rites qui assuraient sa pureté, sa capacité à présider le culte sacrificiel.

Or la mort de Jésus ne s'est pas produite dans le lieu saint, mais hors de la cité sainte, en dehors de la porte. Elle ne fut pas accompagnée de rites liturgiques. Ce fut l'exécution d'une peine légale, par laquelle le condamné était rejeté du peuple de Dieu. Condamné pour blasphème du point de vue des

Juifs, pour appel à la résistance contre Rome de celui de l'occupant, la crucifixion, bien loin d'être une consécration, fut, au sens étymologique du terme, une exécution, c'est-à-dire un processus d'exclusion de la sphère du sacré.

C'est précisément cette mort-là qui est significative. Comme l'aboutissement d'une vie donnée, offerte, engagée à « faire la volonté de Dieu » (He 10,7-10). On pourrait garder le mot sacrifice, mais il faudrait alors lui donner une toute autre signification : en se référant par exemple au sacrifice de la mère de l'enfant, dans l'histoire du jugement de Salomon, prête à tout pour que son enfant vive ! Il y a donc un sacrifice qui détourne contre une victime tierce la violence de ceux qui se battent, et un autre sacrifice qui consiste à renoncer à toute revendication égoïste, à la vie s'il le faut, pour ne pas tuer. La mort de Jésus est acte d'amour et non œuvre d'expiation justifiée par la loi.

Ainsi, pour tous les auteurs bibliques cités, mais aussi pour la théologie que nous voulons rendre au peuple de Dieu, le discours chrétien est-il un discours nouveau et, à ce titre, sans maîtrise.

L'espérance chrétienne est liée à ces retournements de pensée. Elle s'inscrit en faux contre les espoirs d'une société du tout économique, contre les recherches de pouvoir et de fortune dont les humains ont tellement soif, parce qu'elle se fonde sur la croix du Christ comme don suprême de Dieu et sur la rencontre espérée du Ressuscité. Cette perspective critique se joue dans une certaine présence au monde, marquée par le passage de la maîtrise à l'écoute, de la possession à l'usage : user sans user, c'est-à-dire sans abuser comme font les maîtres et les propriétaires.

J.-P. Z.

Jésuites et psychanalyse

Une acculturation contemporaine ?

● ● ● **Régis Marion-Veyron**, Limpopo (Afrique du Sud)
Médecin

Il semble que ce soit aujourd'hui un lieu commun de relier une démarche psychothérapeutique à une recherche spirituelle. Cela n'a pas été toujours le cas. Je me propose de remonter le temps, de presque vingt ans, pour retrouver une période où deux acteurs importants de cette rencontre disparaissaient. En l'espace de quelques mois (fin 85 - début 86), Louis Beirnaert et Michel de Certeau nous quittaient. Pourquoi rappeler leur disparition alors qu'ils n'ont pas cet attrait d'être des précurseurs ? (O. Pfister ou C.J. Jung les ont précédés, et souvent de manière convaincante.)

Ces deux auteurs restent importants car chacun d'entre eux a produit une œuvre littéraire substantielle, écoutée dans les deux champs auxquels ils appartiennent : le milieu jésuite, et par extension chrétien, et le milieu psychana-

lytique, particulièrement lacanien. D'autres jésuites ont suivi ce chemin ardu du dialogue entre la psychanalyse et leur foi vécue dans la Compagnie de Jésus.¹ Néanmoins j'ai choisi Louis Beirnaert et Michel de Certeau parce qu'une notion fondamentale paraît traverser indéfiniment leurs interrogations, celle de la limite.

Double filiation

C'est d'abord de manière originelle que la limite aurait façonné leurs œuvres, limite toujours mouvante entre leur double appartenance : au monde de la psychanalyse et à la Compagnie de Jésus. C'est cette double filiation qui a construit en profondeur leur cheminement respectif. Faisons l'hypothèse que cette double « allégeance » a déterminé puissamment leur originalité et les difficultés auxquelles ils ont pu être confrontés.

Cette affirmation est d'une certaine manière un truisme tant il est vrai qu'être jésuite et psychanalyste éveille d'emblée une interrogation, voire une aporie. Les deux auteurs que nous étudions ont vécu cette tension entre la pensée psychanalytique et la foi chrétienne, devenant analysant (puis analyste pour Beirnaert), tout en se maintenant résolument dans leur

A l'heure d'un foisonnement sans précédent d'études et de témoignages dans la sphère psychanalyse - foi chrétienne et, plus globalement, dans l'articulation psychothérapie - spiritualité, les recherches des jésuites Louis Beirnaert et Michel de Certeau peuvent encore être une ressource étonnante. Leur originalité reste intacte.

1 • Je pense en particulier à **Denis Vasse** qui poursuit une œuvre psychanalytique remarquable, commencée en 1969 avec *Le temps du désir*. Aux Etats-Unis, **William W. Meissner** est également reconnu pour l'acuité de ses réflexions sur l'articulation psychanalyse - foi chrétienne (cf. par exemple, *Does God help, Developmental and clinical aspects of religious belief*, Jason Aronson Inc., Northvale, New Jersey 2001, pp. 77-152 et pp. 325-332).

appartenance à la Compagnie de Jésus.² Indépendamment de leurs personnes, cette confrontation n'était peut-être pas si nouvelle pour la longue histoire de la Compagnie de Jésus dont, depuis l'origine, l'acculturation à d'autres mondes a été une caractéristique évidente.³

Le milieu psychanalytique, beaucoup plus jeune, a dû éprouver plus de peine à intégrer l'histoire et le poids plusieurs fois centenaire du terreau jésuitique. Pourtant je ne voudrais pas situer cette réflexion au niveau d'une résistance concrète de ces deux milieux l'un à l'autre (même si elle a pu avoir lieu sous différentes formes) mais m'attacher à l'originalité d'une « réponse » de nos deux auteurs, telle qu'on peut tenter de l'esquisser dans leur œuvre. Il s'agit de faire ressortir de manière plus existentielle la notion de limite. Comment ces deux auteurs ont-ils géré la problématique de leur double appartenance ?

Michel de Certeau



Louis Beirnaert

Beirnaert évoquera ouvertement la portée existentielle de cette tension : « A force de me dire jésuite et psychanalyste, je me suis rendu compte que le et était de trop. »⁴ Sa réflexion se centrera d'abord sur la relation d'aide pastorale, puis s'ouvrira également sur une systématisation plus grande (métapsychologie) comme en témoigne les articles recueillis et publiés peu après sa mort, dans un volume dont le titre, *Aux frontières de l'acte analytique*,⁵ est un écho à l'interrogation qui traverse cet article. Quelles sont ces frontières ? Quels lieux délimitent-elles ? Et de quel acte analytique s'agit-il ?

Les 22 textes de l'ouvrage tournent sans relâche autour de ces questions. L'aide pastorale cède la place à un questionnement parfois abyssal, mais habité par le souci de répondre aux questions des femmes et des hommes de son temps. Exemplaires à cet égard sont les deux textes sur la sexualité escamotée et sur l'indissolubilité du mariage (pp. 142-161). L. Beirnaert y développe une exigence de pensée qui fait pièce à tout coup de

- 2 • La biographie de Michel de Certeau évoque un début de travail personnel. Nous n'en savons pas plus mais l'essentiel est ailleurs : de Certeau a toujours refusé de parler en tant que psychanalyste, confirmant une fois de plus son honnêteté intellectuelle et, indirectement, sa position multidisciplinaire.
- 3 • P. de Leturia - cité par Jean Lacouture, *Les jésuites, une multibiographie*, t. 1, Seuil, Paris 1991, p. 90 - rappelle qu'à l'image d'Ignace et de ses premiers compagnons devant choisir Rome plutôt que l'appel de Jérusalem, les jésuites ont souvent opté, dès le début de leur histoire, pour « l'expédient » plutôt que pour « l'idéal ».
- 4 • *Dictionnaire des théologiens*, Bayard, Paris 1997, p. 56.
- 5 • **Louis Beirnaert**, *Aux frontières de l'acte analytique*, Seuil, Paris 1987.

force de la part du champ psychanalytique comme du champ religieux (institutionnel en particulier). Alors que le premier texte (écrit en 1972) n'a pas pris une ride par rapport aux nombreuses études de genre qui fleurissent actuellement, le deuxième renvoie à la question du mariage et de son « institution ». C'est un texte à l'écart de tout dogmatisme qu'il serait intéressant de confronter, par exemple, aux remarques aiguës de J. Derrida sur l'institution du mariage, dans un des derniers entretiens qu'il a accordés avant sa disparition.⁶

Mais le propos de cet article n'est pas de rentrer dans le détail d'un thème ; il s'agit de scruter ce que nos auteurs ont pu mettre à jour dans le couple psychanalyse - foi chrétienne. Or Beirnaert n'a-t-il pas voulu dire qu'un dialogue entre la foi chrétienne et la démarche psychanalytique n'était possible qu'à l'intérieur d'une histoire personnelle ? Et par-là indiquer en creux l'impossibilité, au niveau rationnel (discursif), d'une communion véritable entre ces deux champs ? Paul Daman et Andrée Lehmann pensent que la suppression du *et* (jésuite psychanalyste et non plus jésuite et psychanalyste) indiquerait l'unité paradoxale à laquelle Beirnaert se sentait tenu.⁷

Derrière une première lecture qui ne laisserait place qu'à l'incommensurabilité des deux sphères, cet éclairage, très succinct, n'est néanmoins pas exempt d'ouverture. Beirnaert nous indiquerait une attitude toujours possible aujourd'hui et, d'une certaine manière, « pédagogique » : une recherche comme la sienne - et à fortiori une quête qui tente de marier un cheminement spirituel et

une démarche psychothérapeutique - abrite en son cœur de véritables contradictions. Il ne s'agirait pourtant pas là d'une vérité mais d'un chemin propre à un homme d'une valeur exemplaire. Chez Beirnaert, l'intégration ne pourrait se dessiner qu'au sein de toute sa personne, en respectant une certaine imperméabilité des deux champs explorés, au nom d'une rigueur de pensée.

Ce constat peut paraître bien maigre, voire décevant. Mais n'est-ce pas aussi la garantie d'une honnêteté intellectuelle qui devient humilité spirituelle ? Peut-être qu'à ce point-là justement, une articulation forte entre foi et psychanalyse affleurerait : l'humilité spirituelle rencontrerait le renoncement à la toute-puissance ou, par une figure inversée, le renoncement narcissique s'offrirait comme le socle incontournable d'une spiritualité authentique.

Michel de Certeau

Plus insaisissable, Michel de Certeau a « éclaté » dans plusieurs champs différents (histoire, sociologie, anthropologie, psychanalyse, science des religions). Il s'efforça scrupuleusement de justifier et de faire fructifier son goût de l'interdisciplinarité, ce qui pourrait être lu comme une dette à l'égard de ce double héritage (jésuite et psychanalytique).

On pourrait objecter qu'il faudrait prendre en compte ses autres appartenances (la « communauté » des historiens en premier lieu). Je crois pourtant que ces deux matrices sont chez lui aussi prégnantes que chez Beirnaert, de manière plus cryptée certes. Freud ne cesse d'occuper une place de choix dans son œuvre, mais c'est peut-être dans sa théorisation très élaborée de l'« Autre », celui de l'histoire, celui de l'étranger, celui de la mystique, que son apport à la question de la limite

6 • *Le Monde*, 11 octobre 2004, cahier spécial.

7 • **Louis Beirnaert**, *op. cit.*, p. 11 (Préface).

reste le plus patent. Il ne cessera de mettre en garde contre le risque de s'appropriar l'autre et l'aliénation inexorable que ce dérapage entraîne.

De Certeau appelle de ses vœux, dans la diversité de ses études, un « processus » bien différent : à l'aliénation du prochain, il propose l'altération du sujet par son prochain, convaincu qu'il subsiste toujours un « reste » quand notre « science » a saisi son objet. Reste appelé à devenir une pièce maîtresse, en retour, de la démarche de celui qui cherche à connaître. Mais là aussi que d'apories ! Si je respecte tant l'autre dans ma tentative de connaissance, si je dois inexorablement le considérer comme « tout autre », que puis-je dire encore sur lui et, par extension, sur quelque sujet (objet) que ce soit ?

L'habileté de M. de Certeau à jouer sur plusieurs registres ne l'exonère pas d'avoir lui aussi un « lieu d'où il parle ». Nous cherchons à circonscrire l'articulation entre la pensée psychanalytique et l'appartenance jésuite, à lui trouver un lieu propre, mais de Certeau paraît se jouer de ce type de lieu, poussant parfois à l'extrême les paradoxes de sa pensée. Il nous donne cependant des outils précieux. Sa réflexion anthropologique, qui a donné naissance à *L'invention du quotidien*, ouvre une large réflexion sur les sciences humaines et s'offre comme ressource pour toute étude portant sur plusieurs champs différents.⁸

Qu'en est-il de son apport plus spécifique au dialogue entre la psychanalyse et le monde chrétien ? Même si j'évoquais quelque chose de plus « éclaté » dans sa réponse à cette question, je pense qu'il est d'une certaine manière assez proche de Beirnaert. A la limite, nous observons chez lui une radicalisation de la rigueur méthodologique qui refuse à tout prix la confusion des langues et l'annexion d'un champ par l'autre. De Certeau est un vir-

tuose de l'interdisciplinarité mais plus encore du respect des particularités de chaque discipline.

Nous ne ferions pas violence à sa démarche, je crois, en supposant que, pour lui aussi, si intégration il y a eu, elle le fut dans sa personne et non dans un discours explicite. Celui-ci fut plutôt celui des différences, des écarts.

Discernement et découvertes

La réflexion initiée ici peut se situer dans l'engouement évoqué plus haut pour les liens psychothérapie - spiritualité. Elle a pourtant la prétention de s'en démarquer, non pour s'extraire avec suffisance (la quête d'un mieux-être relié à des convictions plus vastes sur le sens de l'existence humaine est louable) mais parce que son ancrage dans une des plus solides expériences spirituelles occidentales et une des formes les plus élaborées de psychothérapie est une quittance (mais pas une assurance). La conceptualisation de la limite, ainsi que les réponses personnelles de nos deux auteurs brièvement développées plus haut, seraient la promesse (et non la certitude) d'une intelligence toujours à l'affût.

Le risque est grand, récurrent, que l'un des deux champs (religieux ou psychothérapeutique) écrase l'autre et, ne respectant pas son altérité, dérape dans un dogmatisme naïf pour l'un et un solipsisme stérile pour l'autre. A l'heure d'une diversité toujours plus complexe et parfois carrément indéchiffrable, tant dans

8 • Pour une vision exhaustive des prolongements de l'œuvre certauienne dans les sciences humaines, cf. E. Maigret, *Michel de Certeau. Lectures et réceptions d'une œuvre*, Annales HSS, 2000, n° 3, pp. 511-549.

le religieux que dans le domaine du soin psychique, il semble que notre tâche la plus urgente soit le discernement et non l'apport de nouveaux contenus ou la défense épuisante de dogmes.

La problématique soulevée pourrait paraître réservée aux moments bien spécifiques du dialogue entre la spiritualité et la psychothérapie. L'expérience nous montre cependant la nécessité pour chaque champ, qu'il le veuille ou non, de réfléchir à l'autre. La spiritualité ne peut pas éviter la question du « mieux-être » psychique. La psychothérapie ne peut que difficilement écarter le questionnement des valeurs globales que le patient se donne ou dont il se réclame.

En guise de conclusion, j'aimerais reprendre l'allusion faite à l'histoire des jésuites. S'il m'a semblé que les deux auteurs rappelés ici avaient encore quelque chose à nous dire, je pense que leur appartenance commune à cet ordre n'est pas fortuite. Dès ses origines, la Compagnie a fait de la découverte d'autres mondes et d'autres cultures une des ses « spécialités » (la formation supérieure étant peut-être l'autre aspect le plus saillant de cet ordre, aujourd'hui encore). La psychanalyse est à Louis Beirnaert ce que fut le Japon à François-Xavier ou la Chine à Matteo Ricci. *Terra incognita*, dangereuse peut-être, mais surtout lieu de bouleversements et de changements où toutes les nuances, allant de l'assimilation complète au (non ?) respect le plus distant, peuvent se décliner.

Il serait plaisant de reprendre au compte du XX^e siècle et de la psychanalyse la querelle des rites qui agita le monde chrétien du XVII^e dans la foulée des lettres de Ricci. Jusqu'où aller ? A quel moment ce qui fait l'essence de la foi chrétienne s'aliène-t-il dans le dialogue avec la psychanalyse ?

Au-delà de cet anachronisme mi-sérieux mi-amusé, il reste l'exemple bien réel de personnalités comme celles de Louis Beirnaert et de Michel de Certeau qui ont su accueillir, dans leur temps et leur sensibilité, le souffle des premiers compagnons.

R. M.-V.

FORMATION CONTINUE UNIVERSITAIRE

Rentrée 2005



UNIVERSITÉ DE GENÈVE

Certificat de formation continue universitaire en
Religions, cultures et communication
 septembre 2005 à septembre 2006

170 h de formation, 5 modules, 7 crédits ECTS

1. Histoire des religions: concepts clés, outils d'analyse, approches classiques
2. Anthropologie et politique des religions: interpréter le phénomène religieux à travers les conflits politiques et sociaux
3. Sociologie des religions: la diversité des religions et des mouvements religieux en Suisse
4. Rencontre avec des adeptes et des croyants
5. Religions et communication: applications pratiques

PUBLIC Enseignants, formateurs, conseillers, médiateurs, professionnels des médias, de la communication et des relations publiques, responsables d'organisations internationales, diplomates, professionnels des domaines médico-social, social et humanitaire

DIRECTION Prof Ph. BORGHAUD (Université de Genève) et Prof. F. RUEGG (Université de Fribourg)

COUT CHF 5'800.- programme complet / CHF 1'350.- par module (mod. 1, 2, 3 et 4) / CHF 1'500.- pour le module 5

Renseignements et Inscription (avant le 20 mai 2005):

Service formation continue – Université de Genève – 1211 Genève 4
 Tél: 022 379 78 33 – E-mail: info@formcont.unige.ch

www.unige.ch/formcont

Indonésie, la passion de la démocratie

● ● ● **Franz Dähler**, *Kriens*
Journaliste

L'Indonésie s'est retrouvée sous les feux de l'actualité après le tsunami, en particulier sa province de l'Aceh (Sumatra) où, depuis 1976, les « rebelles » séparatistes du GAM s'opposent à Djakarta. En dehors de ce drame, comment se porte le pays ?

La catastrophe annoncée après la chute de Suharto (mai 1998) n'a pas eu lieu ; l'immense archipel aux 220 millions d'habitants ne s'est pas effondré, l'économie se porte bien malgré les pronostiques pessimistes, la guerre entre les musulmans et les chrétiens n'a pas éclaté, si l'on excepte les îles Célèbes et les Moluques, l'armée n'a pas fait de coup d'Etat et la démocratie a gagné du terrain.

Témoins, les trois importantes élections de 2004 se sont déroulées dans le calme et la loyauté. Les résultats ont confirmé l'impression qu'il s'agissait bien d'élections libres. Aucun parti ni aucun candidat n'ont dominé de façon absolue. Aux élections pour le Parlement du 5 avril, l'ancien parti de Suharto, GOLKAR, a recueilli 21,5 % des voix, devançant le parti de la présidente Megawati (PDPI), vainqueur en 1999. Des cinq candidats qui se sont présentés aux premières élections présidentielles au suffrage direct du 5 juillet, trois d'entre eux ont été mis hors course : deux extrémistes musulmans, Hamzah Haz et Amin Rais, et l'ancien général Wiranto qui s'est illustré par sa brutalité en Aceh et au Timor oriental. Au deuxième tour, le 20 septembre, deux candidats sont restés en lice, la présidente Megawati Sukarnoputri et Susilo Bambang Yudhoyono¹ qui a finalement emporté l'élection avec 60,2 % des voix.

Un coup d'œil sur l'histoire du pays aide à comprendre les raisons de cette évolution. Le pays a proclamé son indépendance le 17 août 1945 mais il a lutté jusqu'en 1950 contre la puissance coloniale hollandaise. Ce combat a soudé le peuple et l'armée. Sukarno, le premier président, professait des idées démocratiques, ce qui ne l'a pas empêché de mettre l'opposition hors la loi, de supprimer la liberté de presse et d'éliminer les partis au nom d'une « démocratie dirigée ». Le « grand guide de la révolution » (comme il se faisait appeler) est devenu l'objet d'un scandaleux culte de la personnalité. Le « suprême éducateur du peuple » a tenté

1 • Désigné populairement par l'abréviation SBY, il a été desservi au cours de sa campagne électorale par son passé de général et par ses déclarations peu claires sur la place de la sharia en Indonésie. A propos de sa carrière militaire, il faut rappeler que des généraux importants se sont engagés en faveur de la démocratie lors de la *Petisi 50*, en 1980. Un titre de bachelor obtenu aux Etats-Unis et des études d'agronomie à Bogor lui donnent une compétence en affaires civiles. Son attitude décidée contre la corruption lui a gagné de nombreuses voix. Il assume actuellement le Ministère de l'agriculture et a déclaré la guerre au commerce illégal du bois dans les forêts vierges. Son grand défi est la pacification de l'Aceh et de la Papouasie de l'Ouest, deux régions qui réclament leur autonomie. Le tsunami qui a dévasté l'Aceh lui a donné l'occasion d'ouvrir des négociations de paix. On attend de voir ce qui se passera lorsque les revenus du pétrole profiteront d'avantage aux habitants pauvres de l'Aceh plutôt qu'au gouvernement central.

de surmonter la tension entre les forces religieuses (en particulier l'Islam), le nationalisme et le communisme par l'idéologie de la *Nasakom* (union du nationalisme, de la religion et du communisme).

Cette union artificielle, imposée d'en haut, s'est disloquée suite au coup d'état du 30 septembre 1945, imputé jusqu'à aujourd'hui aux communistes. De fait, il est de plus en plus admis qu'il fut l'œuvre de l'armée sous les ordres du général Suharto. Quoiqu'il en soit, le parti communiste a été interdit, plusieurs centaines de milliers de personnes ont été exécutées, d'autres emprisonnées sans jugement et, pour la plupart, déportées sur l'île de Buru.

De Suharto à Yudhoyono

Suharto a débuté sous le signe de la démocratie. Le redressement de l'économie, grâce à d'importants investissements étrangers, lui a gagné la sympathie du peuple. La *Pantja Sila* (les « Cinq Piliers » sur lesquels est fondé l'Etat : monothéisme, humanisme, nationalisme, démocratie et justice sociale), élevée au rang d'idéologie officielle, a été enseignée jusqu'à saturation dans les écoles et les centres de formation. Le premier principe en particulier, la foi en Dieu, a cautionné spirituellement le pouvoir de Suharto.

Pour s'assurer la maîtrise du Parlement, les partis ont été réduits à trois. L'un d'entre eux, le GOLKAR, auquel appartenaient tous les ministres, a été l'objet des faveurs du gouvernement et de l'armée. Réélu six fois par le Parlement, Suharto a gouverné de façon autocratique, jusqu'à ce que l'opposition et la crise économique le forcent à démissionner en mai 1998. Par d'innombrables entorses aux droits humains et une série de monopoles économiques, Suharto s'est bâti une fortune évaluée à 40 milliards de dollars.

Son successeur, Jusuf Habibie, a inauguré une nouvelle ère en garantissant la liberté de presse. Le nouveau Parlement, élu en 1999, a désigné comme président Abdurrahman Wahid (Gus Dur), le leader de la plus grande organisation musulmane NU. Son gouvernement a réservé d'audacieuses surprises : mise sous tutelle de la toute-puissante armée (avec le général Wiranto), tentative de paix en Aceh (Nord Sumatra), une région strictement musulmane et riche en pétrole où est actif le mouvement indépendantiste GAM. Gus Dur a aussi demandé pardon au peuple du Timor oriental pour les massacres perpétrés par l'armée, a proposé de lever l'interdiction du parti communiste et promis à la minorité chinoise de reconnaître ses pleins droits.

Pour avoir peut-être voulu trop bien faire en trop peu de temps, le président a fait quelques faux pas en nommant ou en licenciant des ministres, en déconcertant par des déclarations contradictoires et en ne prenant pas assez au sérieux le Parlement, qui a fini par le déposer en 2001 pour élire à sa place la vice-présidente Megawati, la fille de Sukarno.

D'abord refusée par le noyau dur musulman, cette femme a maintenu la liberté de la presse mais n'a pas réussi à maîtriser la corruption et l'insécurité juridique. Malgré des résultats économiques tout à fait acceptables, la frustration n'a cessé de croître, jusqu'au moment où son ministre de l'intérieur, Yudhoyono, lui a succédé.

Démocratie et culture javanaise

Où s'enracine ce processus de démocratisation ? L'histoire montre que le virus démocratique n'est pas uniquement un produit d'importation venu de l'Occident, comme l'ont prétendu Sukarno et Suharto,

mais qu'il a sa source dans le pays même. L'ex-maire communiste de Magelang (Centre de Java) m'a expliqué autrefois les aspects démocratiques de la culture javanaise. Le chef de village (*lurah*) est élu par le peuple. La délibération communautaire (*musyawarah*), qui permet de parvenir à une décision unanime suite à un débat de fond, joue un rôle essentiel. A l'époque de Suharto, cette structure a été abolie : les maires, choisis parmi les officiers ou les membres du GOLKAR, étaient nommés d'en haut, le scrutin populaire n'était plus qu'une comédie, à l'image du Parlement national qui confirmait régulièrement dans sa charge l'unique candidat président Suharto.

Il est vrai que la culture javanaise comporte aussi des éléments de type féodal, comme un respect excessif de l'autorité, considérée comme investie de la toute-puissance divine. Mais là n'est pas le cœur de la culture javanaise. Il faut plutôt le voir dans l'idéal de l'harmonie, de la vie en union avec les forces divines et la nature, d'où procède tout pouvoir et toute dignité. La force d'en haut, qui vient de la divinité et investit les responsables, s'appelle *Pulung*. Parce qu'elle est donnée pour le bien de tous, le responsable doit être attentif aux besoins du peuple. S'il ne le fait pas, il perd son *Pulung*. C'est ainsi que bien des Javanais expliquent la chute de Sukarno et de Suharto.

Semar, un personnage du théâtre d'ombres javanais (*wayang*), un être d'aspect grossier, au parler rude, qui accompagne des princes tout-puissants, incarne la sagesse populaire, un peu comme le bouffon de Cour au Moyen Age. Il tient son autorité de l'harmonie du cosmos. Il ne faut pas perdre de vue cette spiritualité lorsque le peuple, après avoir subi durant de longues années un gouvernement autoritaire, commence à manifester des velléités de changement.

C'est finalement le réveil de la société civile qui a dynamisé le processus de démocratisation. Son impact ne concerne pas seulement les droits populaires mais tout bonnement les droits de l'homme, un thème qui a rassemblé de nombreuses institutions et groupes à l'époque du « nouvel ordre » de Suharto, dont certains ont été reconnus par le gouvernement, forcé de faire quelques concessions pour sauver sa réputation au niveau international.

Il faut mentionner en particulier l'Institut pour les droits de l'homme (HAM), l'Assistance juridique des pauvres et des personnes discriminées (LBH) et les Comités pour le développement social et économique (LSM). Deux organisations ont milité au cours des dernières années contre les enlèvements et la torture pratiqués par la police et l'armée, KONTRA(S) et Imparsial. Leurs membres ont été constamment arrêtés. Dans la perspective des élections se sont constitués le Centre pour la réforme des élections (CETRO) et la Commission électorale nationale-régionale (KPU), dont la vigilance a assuré le bon déroulement des scrutins.

Etudiants et journalistes

Dans un premier temps, les étudiants avaient soutenu Suharto. Un premier conflit a éclaté lorsqu'un groupe d'étudiants représentant les principales universités du pays s'est plaint auprès de Suharto de la corruption des cadres officiels de la régie nationale du pétrole. Le *souriant général* (titre d'une biographie populaire de Suharto) les a congédiés avec colère ; du coup, les étudiants ont rejoint l'opposition. Leurs organisations, démantelées après les manifestations du 15 janvier 1974 à

Djakarta, se sont soumises durant quelques années, avant de relever la tête dans les années '80 et durant la dernière période du gouvernement Suharto.

Les étudiants, les universités et les milieux les plus influents de la presse se sont montrés solidaires : entre autres W.O. Rendra, Mulya Lubis, Rosihan Anwar, Sitor Situmorang, George Aditjondro, Eka Budianta, Taufiq Ismail et Mochtar Lubis. Ce dernier, rédacteur du journal *Indonesia Raya*, a été emprisonné une première fois sous Sukarno pour ses articles critiques ; libéré, il a été à nouveau emprisonné sous Suharto en 1974, après la révolte des étudiants, et son journal a été interdit.

L'opposition populaire s'est aussi retrouvée dans la langue vigoureuse de Pramodya Ananda Tour, un poète de réputation internationale, exilé durant dix ans sur l'île de Buru. Ce même courage éclate encore dans les mots de Mochtar Lubis : « J'avais peur lorsque je me suis présenté devant les détenteurs du pouvoir qui pouvaient à tout moment m'arrêter. Oui, je lutte continuellement contre cette peur. Je tiens bon, dans la mesure où je me dis : pourquoi devrais-je avoir peur si je suis convaincu de la vérité de ce que j'avance pour le bien du peuple ? » Musulmans et chrétiens sont réunis dans cette solidarité entre étudiants, artistes et journalistes. D'où la question des relations entre les deux religions dans le contexte indonésien.

Dar al-Islam contre dar al-harb ?

Durant les dernières années de Suharto et après son départ, les conflits se sont multipliés entre musulmans (80 % de la population) et chrétiens (10 %) : saccages d'églises dans l'ouest de Java et, surtout, affrontements sanglants dans les îles Moluques et Célèbes. De 1999 à 2000, 39

églises et 28 mosquées ont été détruites. Face à ces tensions, les deux partis ont cherché de l'aide auprès du gouvernement et de l'armée, ce qui a paralysé le processus démocratique. A quoi s'ajoutent continuellement de fâcheux incidents : en 2004, les musulmans ont bloqué l'école catholique de Sang Timur, dans la région de Djakarta, pour exiger que l'on n'y célèbre plus de service divin ; le 1^{er} novembre, l'Association des prédicateurs musulmans (*mubaligh*) adressait un memorandum à la section chrétienne du Département des religions, avec copies au gouvernement et à l'armée, pour réclamer que les chrétiens ne prononcent plus le nom de *Allah*, réservé à l'Islam, et pour que toutes les Bibles qui utilisent le mot *Allah* soient retirées !

Cependant le courant va dans une autre direction. Les responsables des deux plus grandes organisations musulmanes, NU et Muhammadiyah, refusent un Etat islamique qui mettrait en péril la liberté religieuse. C'est aussi l'opinion de la majorité

Usman Hamid, leader du mouvement KONTRAC(S), successeur de Munir Said Thalib, également très engagé et plusieurs fois menacé.



des musulmans qui, lors des élections de 2004, ont désavoué les partis de la sharia. Le président de la Muhammadiyah, Syafii Maarif, a déclaré en juin 2004 que le paradigme qui partage l'humanité en un monde de croyants islamiques et un monde de non-croyants (*dar al-Islam* contre *dar al-harb*) doit être rejeté comme une doctrine injuste, puisque l'humanité constitue une seule communauté caractérisée par un humanisme fondé sur les valeurs de justice et d'égalité. Au cours de ma visite, j'ai pu constater la même attitude à la Faculté Ushuluddin de l'Ecole supérieure musulmane IAIN à Yogyakarta, Banjarmasin et Makassar.

Notre-Dame de la Route fête ses 30 ans

L'équipe de Notre-Dame de la Route, maison de retraites et de conférences fondées sur la spiritualité de saint Ignace de Loyola, vous accueillera

**le 22 mai 2005,
lors de sa journée portes ouvertes,
de 10h30 à 16h30.**

Vous pourrez visiter la maison et son jardin, participer à des ateliers divers et à une célébration eucharistique.

Renseignements :

© 026 409 75 00, secretariat@ndroute.ch
Ch. des Eaux-Vives 17,
1752 Villars-sur-Glâne

Les deux M.

Deux personnalités marquent tout spécialement cette ligne, les deux M., l'architecte, prêtre et écrivain Yousef B. Mangunwijaya et le juriste Munir Said Thalib. Mangun s'est engagé à Java en faveur du dédommagement des populations de paysans musulmans qui avaient perdu leurs terres et avaient été déplacées suite à la construction du barrage Kedung Ombo. Soupçonné d'être communiste, il a été soutenu par les étudiants catholiques et protestants des universités et des écoles secondaires et par des personnalités islamiques. Sa lutte a duré des années, jusqu'à ce que la cour suprême de Jakarta cède finalement, après que la Banque mondiale ait accepté la requête des paysans.

Le juriste Munir Said Thalib avait appartenu pour sa part, durant ses études, à un groupe islamique radical, jusqu'au jour où il a compris, grâce à son professeur Fadjar, que « l'islam doit prendre le parti de ceux qui sont maltraités et dont on n'a pas de pitié ». Fondateur de l'institut KONTRA(S), il est resté fidèle à lui-même, malgré les menaces d'attentats contre sa famille et le saccage de son bureau ; il a fait partie de la Commission pour les victimes des violences perpétrées par l'armée dans le Timor Est. Il est mort le 8 septembre 2004, au cours d'un vol vers Amsterdam. Une enquête des autorités hollandaises a conclu à un empoisonnement. Une telle passion et une telle capacité de souffrance sont fécondes : la semence porte ses fruits.

Fr. D.

(traduction P. Emonet)

Agriculture mondiale

Revoir les priorités

● ● ● **Bastienne Joerchel**, Lausanne

Responsable du dossier « commerce » auprès de la
Communauté de travail Swissaid/Action de carême/Pain
pour le prochain/Helvetas/Caritas/Eper

2005 est une année charnière. Non seulement l'OMC fête ses dix ans d'existence, mais en plus la Conférence ministérielle prévue en décembre à Hong Kong marquera une étape décisive du cycle des négociations multilatérales débuté en 2001, à Doha, au Qatar.

Ces dix ans d'expérience ont montré que les recettes libérales appliquées par l'OMC n'ont pas donné les résultats escomptés et ont même aggravé la pauvreté dans certaines régions du monde. Paradoxalement, ce sont les familles paysannes qui souffrent le plus, dans les pays du Sud, de la pauvreté et de la malnutrition. Une véritable aberration !

Pendant de nombreuses années, la principale revendication des œuvres d'entraide portait sur l'accès au marché des pays industrialisés pour les produits en provenance du Sud. Elles ont ainsi longtemps épousé la position des gouvernements des pays en développement, qui, pour la plupart, réclament aujourd'hui encore l'ouverture des marchés des pays occidentaux pour leurs produits. Une position en accord avec l'idéologie dominante dans les grandes institutions économi-

ques internationales (OMC, Banque mondiale, Fonds monétaire international) qui prône les bienfaits du libre-échange et de la libéralisation permanente comme moteur du développement et de la croissance économique.

Il y a près de deux ans, la Communauté de travail a publié une nouvelle position nettement plus nuancée.¹ Celle-ci se base sur les performances économiques des pays en développement lors des vingt dernières années, qui montrent que les libéralisations agricoles n'ont de loin pas eu les effets positifs attendus, malgré l'augmentation des échanges. Pire, la situation de ces pays s'est même dégradée, avec de gros problèmes de sécurité alimentaire à la clé. Toutes les grandes institutions économiques internationales le reconnaissent aujourd'hui, y compris l'OMC : les petits paysans sont les premières victimes des libéralisations commerciales.

L'un des objectifs prioritaires de l'Accord sur l'agriculture de l'OMC conclu en 1995 était d'améliorer l'accès aux marchés agricoles entre les pays du monde entier. Le but n'a pas été atteint ou de manière très inéquitable. Dans les pays industrialisés, la période post Uruguay Round (1994) est plutôt marquée par une augmentation générale des barrières aux importations et des soutiens à la production qui ont des effets de distorsions sur les prix internationaux. En effet, de nombreu-

économie

Dans les négociations de l'Organisation mondiale du commerce (OMC), l'agriculture reste le sujet majeur du conflit entre les pays industrialisés et les pays en voie de développement. Pour la Communauté de travail, le débat sur l'agriculture doit impérativement prendre un nouveau virage.

1 • **Communauté de travail**, *L'agriculture a le droit d'être protégée*, Dossier n° 1, février 2003 (www.swisscoalition.ch).

ses études le confirment : les obstacles aux frontières et les soutiens directs et indirects aux paysans ont augmenté dans l'Union européenne et aux Etats-Unis ces dernières années.

Au printemps 2002, quelques mois à peine après le lancement du nouveau cycle de négociations, les Etats-Unis ont, par exemple, augmenté de 70 % les subventions publiques à leurs agriculteurs : 19 milliards de dollars d'aide supplémentaire à la production, qui viennent s'ajouter aux 350 milliards de dollars que les pays riches dépensent chaque année pour soutenir leur agriculture.

Libéralisation à sens unique

Si l'accès aux marchés des pays industrialisés ne s'est pas amélioré depuis l'entrée en vigueur de l'Accord sur l'agriculture, les pays en développement ont, quant à eux, largement ouvert leurs frontières aux importations étrangères. L'OMC n'a fait que confirmer une politique de libéralisation et de dérégulation imposée depuis de nombreuses années déjà aux pays en développement par les programmes d'ajustement structurel de la Banque mondiale et du FMI. Globalement, les pays en développement appliquent aujourd'hui dans l'agriculture des tarifs beaucoup moins élevés que les pays industrialisés. Les pays africains sont, par exemple, beaucoup plus ouverts que l'Union européenne.

Contrairement aux promesses, ces libéralisations ont eu des conséquences dramatiques. Plutôt que de promouvoir l'agriculture locale, on a assisté à une hausse souvent drastique des importations, aggravée par le bradage sur le marché international de produits très bon marché - pour la plupart subventionnés - en provenance des pays industrialisés. Dans

de nombreux pays d'Afrique, d'Amérique latine et d'Asie, des producteurs locaux ont ainsi été ruinés en quelques mois par une invasion massive de produits américains ou européens vendus à des prix inférieurs aux coûts de production. Les secteurs les plus touchés sont les céréales (riz, mil, sorgho et maïs), le lait et la viande.

En avril dernier, un rapport d'Oxfam International,² une importante ONG britannique, dénonçait les Etats-Unis qui dépensent chaque année 1,3 milliard de dollars en subventions au profit de leurs producteurs de riz. Ce soutien massif permet l'écoulement sur le marché international de 4,7 millions de tonnes de riz étasunien, à des prix en dessous des coûts de production. Résultat : au Honduras, par exemple, le riz américain se vend aujourd'hui moins cher que la production locale ; idem en Haïti, qui, après avoir réduit ses tarifs douaniers en 1995 de 35 %, a subi une augmentation des importations de plus de 150 % entre 1994 et 2003. Les régions rizicoles haïtiennes ont aujourd'hui une des concentrations les plus élevées de malnutrition et de pauvreté dans le monde...

Face à ce désastre généralisé, la contrepartie promise - c'est-à-dire l'augmentation des revenus d'exportation des matières premières et des produits de base (coton, café, thé) - ne s'est pas réalisée non plus. Malgré une amélioration de la productivité et des exportations dans de nombreux pays en développement, les prix de ces produits n'ont cessé de chuter ces dernières années sur les marchés internationaux. La déte-

2 • **Oxfam International**, *Enfoncer la porte. En quoi les prochaines négociations de l'OMC menacent les agriculteurs des pays pauvres*, Document d'information n° 72, avril 2005 (www.oxfam.org).

rioration des termes de l'échange a renforcé la tendance à la disparition de millions de petits paysans et mené à l'augmentation des problèmes de sécurité alimentaire.

Il est important de souligner que l'échec de la stratégie libérale est global et touche tous les paysans, ceux du Sud comme ceux du Nord. En effet, les milliards dépensés sous nos latitudes pour soutenir l'agriculture n'améliorent pas la situation des paysans « riches ». En Suisse, l'Union suisse des paysans ne cesse de tirer la sonnette d'alarme : les statistiques montrent que le salaire moyen par agriculteur n'a cessé de diminuer depuis les années 90 et que, chaque année, plus de 2 000 exploitations paysannes disparaissent.

Chaque pays, voire région, bénéficie de conditions-cadres spécifiques influençant fortement le mode et les coûts de production. La survie d'une agriculture locale s'avère donc pratiquement impossible dans un système commercial mondial libéralisé, qui impose un prix international unique, et ceci que l'on se situe dans un pays pauvre ou riche.

Dans les pays en développement en particulier, l'agriculture n'est pas juste un secteur économique parmi d'autres. Il est celui qui détermine le plus la vie de la population, son revenu, son niveau d'emploi, sa capacité à subvenir à ses besoins alimentaires. La plus petite modification des prix agricoles ou des possibilités d'emplois peut avoir des effets socio-économiques très graves sur une population vivant majoritairement en dessous du seuil de pauvreté. L'agriculture remplit par conséquent une fonction essentielle dans la sécurité alimentaire et est un facteur déterminant dans la lutte contre la pauvreté.

Pour un changement de cap

Face à cette situation, les œuvres d'entraide plaident pour un changement de cap radical qui doit s'appuyer concrètement sur trois axes.

• *Le développement rural au Sud*

La priorité doit être de redonner au développement rural et à la production domestique la place qu'ils méritent dans les stratégies de lutte contre la pauvreté. Préserver et développer le marché intérieur est indéniablement un facteur beaucoup plus important de développement économique et social que le commerce. La FAO le dit depuis de nombreuses années : développer la production domestique (celle qui répond à la demande intérieure de consommation en terme d'alimentation), c'est s'attaquer à l'élimination de la pauvreté dans les campagnes, c'est dynamiser tout un secteur économique lié à l'agriculture (commerce, marchés locaux, infrastructures, technologies, industries de transformation, etc.), c'est lutter contre le chômage puisque l'agriculture vivrière est beaucoup plus intensive en main-d'œuvre que l'agriculture d'exportation, c'est lutter contre l'exode rural, c'est mieux respecter l'environnement.

Remettre le développement rural au centre des préoccupations, c'est redonner la capacité aux pays en développement de mener des politiques agricoles autonomes. Aujourd'hui, les gouvernements doivent décider en fonction des impératifs commerciaux et non en fonction des intérêts de leurs populations. Il faut donc une remise en question fondamentale des priorités, basée sur le principe de souveraineté alimentaire.

- *La protection durable des marchés*

Les œuvres d'entraide, aux côtés des organisations de paysans telles que Via Campesina, la Coordination paysanne européenne et, en Suisse, Uniterre, plaident pour un retour au droit de protéger les marchés agricoles et les paysans. Les pays en développement n'ont pas les moyens financiers de mettre en place des politiques d'aides directes coûteuses au profit de leurs petits paysans. Le seul instrument à leur portée pour assurer la sécurité alimentaire et garantir le maintien d'une production domestique dynamique est le recours à une protection durable à la frontière par les tarifs. Les droits de douane sont non seulement beaucoup plus équitables et transparents que le système de soutien actuel, mais en plus ils sont rémunérateurs pour les pays en développement. Ces derniers l'ont d'ailleurs compris puisque certains d'entre eux commencent à reprendre cette revendication du « retour du droit à protéger les marchés agricoles » à leur compte. Le tabou est en phase d'être brisé.

- *La maîtrise de la production au Nord*

La solution pour les pays en développement ne se trouve pas seulement chez eux. Leur sécurité alimentaire dépend aussi de la maîtrise de la production dans les pays industrialisés, pour éviter le bradage des surplus sur les marchés mondiaux. C'est un vaste débat auquel l'OMC n'apporte aucune solution, un problème complexe et récurrent. Pour les œuvres d'entraide, le plus important serait une rapide et radicale élimination des subventions aux exportations - clé de toutes les distorsions - et le retour à des prix agricoles rémunérateurs pour les paysans au Sud et au Nord.

Les œuvres d'entraide ne s'opposent pas à l'ouverture des frontières et au commerce en tant que tels. Elles s'opposent au fait que le commerce est vu comme l'une des solutions principales pour assurer le développement économique et social. Ce qu'elles critiquent aussi, c'est la vitesse à laquelle on impose le commerce aux pays en développement et les priorités qui ont été fixées en matière de promotion des exportations. Les économies d'exportation non seulement utilisent de manière abusive les ressources naturelles et humaines, mais surtout, loin de les résoudre, ont souvent aggravé les problèmes de pauvreté et de faim dans le monde.

Le but ne doit pas être l'augmentation des exportations à tout prix, mais plutôt l'émergence d'un marché mondial équitable et rémunérateur au Nord comme au Sud. Le but ne doit pas être de libéraliser les échanges, mais d'apporter une solution à la pauvreté et de contribuer au développement humain.

B. J.

Arrêt sur image

L'esthétique de la bande dessinée au cinéma

cinéma

● ● ● **Guy-Th. Bedouelle o.p.**, Fribourg

L'accueil enthousiaste du public à certains films peut paraître déconcertant, même si les réalisateurs et les producteurs savent parfaitement confectionner un produit qui rencontre ses attentes, les façonne et les flatte. S'il est vrai que le fabuleux succès du *Fabuleux destin d'Amélie Poulain* était dû au désir des spectateurs de voir enfin, sans renoncer au rire, la volonté de rechercher le bien au lieu de se complaire dans les vertiges du mal, on y aimait aussi l'esthétique sous-jacente à l'œuvre de Jean-Pierre Jeunet. Son récent film, *Un long dimanche de fiançailles*, confirme cette tendance et l'engouement du public ne s'est pas démenti.

Adapté d'un roman de Sébastien Japrisot, ce film part d'une situation dramatique s'il en est : en 1917, dans les tranchées, des soldats français se mutilent afin de ne plus être obligés de se battre dans cet enfer ; mais ils sont condamnés à mort, ou pire, jetés dans le *no man's land* entre les deux fronts et destinés à subir le feu croisé des ennemis.

On suit le destin de ces quelques individus à travers l'enquête menée par Mathilde, la « fiancée » de l'un d'eux, qui, comme Amélie, et jouée par la même Audrey Tautou, vit dans l'espoir insensé de le retrouver. Quittant sa Bretagne natale, elle va mettre en œuvre tout ce qui est possible et impossible, dans une attente

forcenée et, selon la logique narrative, nécessairement comblée, non sans une dernière surprise.

Tout cela est bien agencé, avec des scènes d'horreur dans les tranchées sous les bombardements, des épisodes romantiques, des retours en arrière bien émouvants, des destins croisés, des personnages secondaires qui ont leur propre histoire, des séquences truculentes ou drolatiques, des rebondissements. Pourquoi bouder le plaisir des émotions ? Que demander de plus à un film qui n'a d'autre ambition que de divertir par un dosage savant d'invitations à pleurer et à rire ? Les critiques ont eu l'impression d'une certaine régression cinématographique. On a pu dire que le film fonctionnait comme une bande-annonce démesurée, chaque image ayant pour rôle de prévenir ou de récapituler, annulant le mouvement interne qui fait l'essence du cinéma. Tout se passe comme si une immense bande dessinée se déroulait, image après image. Ce sentiment d'une esthétique simplifiée est renforcé à la fin par les surimpressions sur les images elles-mêmes. L'écran de cinéma devient comme celui d'un ordinateur, encombré de multiples icônes, mais empêchant la profondeur du regard.

Lorsque Rohmer a joué avec le numérique dans *L'Anglaise et le Duc*, il l'a fait en référence avec les gravures de l'époque qu'il décrivait, tandis que Jeunet s'amuse à nous mystifier par des truca- ges et des bricolages, avec une ingénio-

Un long dimanche de fiançailles, de Jean-Pierre Jeunet

**Le château
ambulant,
d'Hayao
Miyazaki**

sité d'ailleurs confondante. Est-ce encore du cinéma ? On pense à la trajectoire de Jean-Jacques Beineix. Son premier long métrage, *Diva* (1980), est devenu un film-culte éblouissant parce qu'il assumait et même transcendait une esthétique, celle du clip et de l'image de publicité. Mais on a bien vu, au long de ses autres productions, la pauvreté de cette approche.

Avec la bande dessinée, Jeunet a aussi réussi avec son *Amélie* parce que la fantaisie y régnait de façon débridée. Mais pour traiter un sujet aussi tragique que le désespoir des jeunes soldats durant la Première Guerre, le risque de simplification excessive est moins bien venu.

Pour cette esthétique, mieux vaut au cinéma une vraie bande dessinée, c'est-à-dire un dessin animé. Il se trouve qu'il en est un exemple tout récent, qui, au contraire du précédent, pousse cet art au plus beau de ce qu'il peut donner. C'est en raison de l'adéquation du récit et de la technique que *Le château ambulant* d'Hayao Miyazaki est un enchantement.

L'auteur du *Voyage de Chihiro*, dont le culte au Japon est servi par un musée de la banlieue de Tokyo qui ne désemplit pas, se livre ici à une débauche de magie et de merveilleux. Dans un décor qui combine les stéréotypes d'une Europe à la fois bavarroise, parisienne et londonienne, correspondant sans doute aux souvenirs et aux photos que les touristes japonais rapportent de leurs voyages en groupes, le dessinateur raconte une histoire qui, pour avoir son déroulement, défie toute logique et toute prévision.

La jeune Sophie est transformée par une jalouse sorcière en octogénaire, mais au fil de ses aventures et de ses sentiments, elle alterne jeunesse et décrépitude. Les personnages qu'elle rencontre - le beau magicien Hauru, l'impayable épouvantail Navet, le lutin dans le feu - ne sont rien à côté du château ambulant, machine infernale et déginguée qui crève l'écran. Retournements d'alliances et persévérance de l'héroïne acheminent vers un *happy end*.

Après deux heures, on en redemanderait, tant est grand le ravissement de l'œil et l'amusement de l'esprit. L'esthétique de la bande dessinée ou plutôt du manga est ici parfaitement à sa place.

G.-Th. B.

« *Le château ambulant* »



Diderot

La singularité française

● ● ● **Gérard Joulé**, *Lausanne*

Au siècle de la grandeur royale et chrétienne succède celui du bonheur bourgeois, domestique et de la liberté philosophique. L'individu s'enivre de ses libertés et de ses droits. On n'écrit plus comme Pascal, Bossuet ou Bourdaloue pour édifier, convertir, effrayer et arracher l'homme aux délices criminels et aux plaisirs empestés du monde, mais pour l'électrifier. Le monde a cessé d'être ce mauvais lieu qu'il était pour les chrétiens du XVII^e siècle, ce lieu grouillant de tentations où l'âme oubliait Dieu et se perdait irrémissiblement.

Tirez les conséquences. Il n'y a plus de ciel ni de Dieu. Ou plutôt, Dieu n'est plus au ciel, il est en l'homme. « La nature humaine cesse d'être corrompue. Le cœur humain n'est plus ce creux rempli d'ordures qu'avait vu Pascal, et le péché originel, sur lequel le penseur janséniste appuyait la foi chrétienne, est nié. A la pensée tragique succède la pensée dialectique ; au salut individuel le salut collectif ; au dieu pascalien le dieu des philosophes, qui deviendra vite un dieu philosophe. "Dieu se fait" diront Hegel, Renan et toute la modernité. La pensée dialectique conjuguera toutes choses au futur. »

Les dieux et les rois ont quitté le théâtre, la tragédie s'en va. D'un côté le drame bourgeois s'installe, mais de l'autre, la conversation et la correspondance deviennent des genres littéraires à part entière. Conversation de table, de rue, de salon, de café, de lit. Pendant soixante ans les

hommes feront une telle débauche d'esprit qu'il n'en restera presque plus rien pour les siècles suivants.

Il y a alors tellement d'électricité dans l'air, tant de choses à rattraper, de fils à renouer. Tout un siècle à effacer et quel siècle, le XVII^e. Primauté du corps. On est pressé comme on ne l'a peut-être encore jamais été. Pressé de jouir. Aussi écrit-on au débotté, on parle en mangeant, avec forces gestes et surtout en faisant l'amour, avec forces gestes aussi, comme le préconisait Paul Léautaud qui fut à sa manière une espèce de petit-neveu de Rameau lui aussi.

La perruque ôtée, le col déboutonné, les manchettes de la chemise traînant dans l'encrier, la pipe posée sur le rebord de la table de travail et la fenêtre ouverte sur la nature, l'homme se sent libre de penser à pleins poumons et, fiévreux, de noter ses pensées vagabondes.

Jamais non plus on a été aussi athée. Athée à la française, et finalement très cartésien. Le progrès de l'esprit humain au XVIII^e siècle - progrès dont nous n'avons pas encore épuisé toutes les conséquences - tient tout entier dans un combat singulier des philosophes français contre la notion de sacré ou, si l'on veut, l'esprit religieux sous toutes ses formes. Voilà le cadeau que le monde doit à la France.

N'existe plus que ce que l'on peut toucher, ce qui est perçu clairement et appréhendé par les sens. On a quitté définitivement la Cour, la forêt et les grandes chasses, les couvents et les cloîtres où

Denis Diderot, *Contes et romans*, La Pléiade, Gallimard, Paris 2004, 1 292 p.

Rancé enterrait ses péchés et ses remords. Un nouvel espace s'ouvre : le jardin, le salon, le café où ne règnent plus Dieu et le roi, mais la conversation. La pensée se débarrasse, se décrasse. C'est la folie, ou la singularité, française.

La vie avant la littérature

De cette conversation, le prince ou l'inventeur est Denis Diderot, fils d'un coustelier de Langres. Que veut-il être ? Rien, mais rien du tout, si l'on en croit la réponse qu'il fit au maître d'école qui l'interrogeait à la fin de ses études. De cette boutade, on peut faire la devise qui ordonnera sa vie et son œuvre à venir. Vie et œuvre si bien entremêlées qu'on ne sait plus très bien laquelle nourrit l'autre. Son esprit et sa personne en font qu'une seule substance. Il n'a voulu s'asservir à aucun dessein particulier. Sa curiosité le porte sur tout. Ce qui l'attire un instant, il le quitte l'instant suivant. Son genre de prédilection sera le conte, le dialogue, la conversation, la lettre. *Jacques le Fataliste*, son chef-d'œuvre, est précisément le roman de celui qui ne sait pas écrire de roman.

Donc, de vingt à trente ans, Diderot vivra de l'air du temps, se nourrissant de tout ce qu'il lit, poètes, philosophes, littératures étrangères. Il plonge dans Paris, mais dans le Paris des livres. Son aventure sera tout intellectuelle. Diderot est un intellectuel et un bourgeois. Ce que ne furent à proprement parler ni Voltaire ni Rousseau, Rousseau qui était trop homme de la campagne pour devenir un homme de la capitale. Diderot pose le type de l'écrivain besogneux, l'homme qui ayant de l'esprit se demande comment gagner sa vie. Diderot est un des premiers qui accepte la littérature comme un travail rémunéré.

Il est infiniment plus anti-religieux et anti-clérical que Voltaire. Matérialiste enragé, il veut toucher, tâter, manier les corps, chercher les sensations et les plaisirs. Finies les stations à la chapelle, il recherche d'autres agenouillements.

Par la violence de son tempérament physique, par son goût de jouir des amours des femmes et des conversations des hommes, par sa propension à se promener, à bavarder, par la nonchalance qui en résulte et la fièvre dans le travail effectif, il a incarné ce type français qui veut la vie avant la littérature, en sorte que tout ce qu'il écrira sera un compte rendu de la vie.

Ses œuvres

C'est pourquoi ses grandes œuvres, la série de ses fulgurants dialogues, arrivent tard. Beaumarchais écrit *Le Barbier de Séville* en 1772, Diderot écrit *Jacques le Fataliste* en 1775. Il a près de cinquante ans. Ce sont presque deux frères. Avec Figaro et Jacques, le peuple, le prolétaire conscient de sa qualité de prolétaire, entre dans la littérature française. Diderot est pour ainsi dire le seul en France à avoir écrit des dialogues. C'est le dialogue de théâtre moins la contrainte de la construction dramatique, c'est l'attaque de l'article de journal et c'est le laisser-aller primesautier de la lettre. Dans le pur dialogue, il est là dès le début et avec lui entre la vie.

Son goût de la démonstration, de la discussion est fondu dans son lyrisme, sa manie moralisante d'athée vertueux (en ce temps-là l'athéisme s'identifiait à la vertu, celle-ci étant définie par Descartes comme le principe actif en l'homme, opposé au principe passif qui est la passion), de matérialiste fusionnel, tout cela est emporté par sa passion d'amour. Bien sûr, ce dialogue n'est qu'un monologue comme celui de Platon, mais un monologue con-

traint, contenu et qui oblige le lyrique, le bavard débraillé et l'idéologue passionné qu'il est, à des silences et à des ponctuations dont il serait incapable s'il était seul. Léon Daudet, qui lui portait des sentiments partagés - Daudet avait corseté dans le carcan catholico-royaliste à la Maurras sa nature bouillonnante à la Diderot -, fait de lui un incendiaire, en ce sens qu'il fut le chef de l'*Encyclopédie* qui ouvrit la voie à la Révolution. Il est néanmoins de notre XVII^e siècle celui qui frappa le plus Goethe qui traduisit son *Neveu de Rameau*.

Prince de la conversation de son époque, sa causerie vole et ne fixe rien. Elle fut son génie ailé et elle accoucha d'un esprit inflammable. Il excelle aussi dans la correspondance, et ses lettres à Sophie Volland sont pour nous le creuset de sa critique esthétique. Sa curiosité insatiable devait le porter vers le problème changeant et souple comme un corps de femme pendant l'union des sexes. Cela donna *Ceci n'est pas un conte*, où la férocité de l'homme est débusquée, et *La Religieuse*, chef-d'œuvre pervers où l'anti-cléricalisme rejoint une forme très particulière de l'ardeur sexuelle.

Pourquoi est-il si vivant ? A cause du style. Qui n'a jamais pu séparer le style de l'homme ? Le style d'un homme, c'est son tempérament, son courage, sa bravoure, son sexe, son intrépidité, sa respiration, sa palpitation. Où il n'y a pas de style, il n'y a pas d'homme. Y a-t-il encore des hommes ?

La singularité - toute éphémère, il est vrai - du siècle où il vécut, et qui ne la doit du reste peut-être qu'à un mouvement de balancier entre les sévérités religieuses du XVII^e siècle et l'embourgeoisement sentimental du XIX^e, fut d'avoir marqué de manière très claire et très française l'opposition entre l'action et la passion, entre le sujet qui agit et le sujet qui subit ou pâtit, entre l'amour-plaisir ou

amour-goût et l'amour-passion, qui est son strict contraire et sur lequel le XIX^e siècle passera son temps à vaticiner - le christianisme, paradoxal en cela comme en tout d'ailleurs, se tenant à l'exacte jointure de l'agir et du pâtir.

Cette opposition se retrouve chez Diderot dans son *Paradoxe* sur le comédien. On s'attendait de la part de Diderot à un éloge de cette nature que le XVII^e janséniste avait tant stigmatisée. Pas du tout. Lucidité, conscience et maîtrise de soi, sang-froid, abnégation, tels sont selon Diderot les qualités nécessaires au comédien. Ce sont, vous le savez, les qualités mêmes qu'on cherche et qu'on ne trouve pas toujours chez un amant ou chez un grand capitaine. C'est tout le contraire de la nature. Mais les grands comédiens ou les grands amants ou les grands capitaines sont précisément ceux qui ont en eux le plus de nature à dominer et à intégrer dans leur jeu. Voilà pourquoi ce sont les périodes de haute culture, où la vie de société est le plus développée, qui accordent le plus de prix aux grands comédiens et aux grands stratèges. Ici Machiavel rejoint Lacroix et Casanova. (Il y aurait un développement très intéressant à faire entre le caractère et la fonction du prêtre et ceux du comédien, choses bien entendues à la Renaissance, mais qui nous entraîneraient malheureusement trop loin.)

Amour et conversations

Revenons plutôt pour finir à Madame Volland. Surprenons Diderot au saut du lit. Il feuillette les pages de l'*Encyclopédie* « comme le sein sorti du linge », regarde un arbre par la fenêtre. Tout fonctionne à la fois : le savoir, la réflexion, l'observation, la formulation. Sophie Volland tout à l'heure recevra sa lettre.

« J'ai conduit deux Anglais qu'on m'avait adressés chez Eckard [célèbre claveciniste allemand installé à Paris en 1759], qui a été pendant trois heures de suite divin, merveilleux, sublime. Je veux mourir si pendant cet intervalle-là j'ai seulement songé que vous fussiez au monde. C'est que je ne savais plus qu'il y eût un monde. »

Ou encore : « Et puis voilà une soirée qui se passa à dire des folies, mais des folies, Dieu sait quelles. Dix fois nos bougeoirs furent éteints et rallumés. Pendant ce temps-là il lui passe la main dans le dos, et il allait toujours en l'enfonçant et elle disait en se débattant : voilà-t-il pas ce chien de musicien qui va toujours aux instruments de musique » (ce que Léon Daudet appelait les parties secrètes de la femme). C'est Diderot, c'est le spasme de l'esprit qui allait faire vibrer toute l'Europe, l'habileté de poignet d'un peuple resté encore frondeur et escrimeur, c'est-à-dire mousquetaire.

Il n'écrit pas, il danse, il saute, il chante, il parle, il frissonne, il friponne, il s'écrie, gesticule, harangue, saisit, enlève, transporte. Il appelait cela faire bourdonner la ruche. Seulement les bourdonnements dont retentissait cette ruche, toute sonore de ses écrits, c'était les aperçus philosophiques, les points de vue moraux, les paradoxes sur les arts, les lettres, le théâtre, les remarques sur les mœurs que ce diable d'homme prononçait à la suite, en un mot, c'était ses idées.

Le XVII^e a de nouveau, et aujourd'hui, plus que jamais, tout à nous dire : Sade, Montesquieu, Casanova, Ligne, Restif. Et d'abord ceci, que l'amour est une continuation ou une ponctuation de la conversation et vice-versa. Amour, littérature et conversation, trois entités d'une même triade. Ôtez-en une et tout s'effondre. Amour de la conversation et de la lecture. Amour de l'amour. Avec qui parle-t-on ? Le reste suit. De quoi parlez-vous dans

le boudoir ? D'amour et de philosophie. D'amour et de casuistique. Parlez casuistique à une femme et elle s'ouvrira. La conversation, marque de sociabilité, mesure le degré de civilisation d'un peuple. Où sont les peuples ? Y en a-t-il encore ? Cette femme vous paraît dénuée de charme. Soudain elle se met à parler, et c'est un feu d'artifice. Sa prononciation vous éblouit, ses inflexions vous émeuvent. Pas de temps pour la psychologie, cette bouillie. La vie est brève, précaire. Occupez-vous plutôt d'éveiller la curiosité des jeunes filles en fleurs à tel paradoxe de Pascal. Ne cherchez pas de quel côté souffle le vent. Aujourd'hui il souffle de l'enfer. Ne vous plaignez jamais. Riez sans vous moquer. Laissez la mauvaise littérature faite de sentiments indigestes. La folie, la folie française, à chaque instant la découverte magnifique du corps. Watteau, Boucher, Fragonard.

La brutalité, la vitesse, qui n'est qu'une forme de brutalité, et la sentimentalité ont remplacé le goût et la sensibilité. Le SMS a remplacé la lettre, abrégant tout, le désir, l'attente, les préliminaires et le plaisir. Il aurait fallu rester entre aristocrates ou « aristocratiser » le monde, tâche aussi impossible et folle que de l'évangéliser. Car il y a un tel fond de lourdeur dans l'espèce humaine. Comment faire bouillonner cette marmite ?

G. J.

Eglise et cultures

livres ouverts

Par son format et l'exceptionnelle richesse de l'iconographie, ce livre appartient à la catégorie que les éditeurs ont convenu d'appeler « beaux livres ». Ce sont eux qui encombreront les devantures des libraires en fin d'année et que l'heureux destinataire d'un tel cadeau déposera ensuite négligemment bien en vue sur la table du salon. Réduire ainsi cette *Histoire de l'Eglise* à un rôle de représentation serait injuste pour l'auteur, dont le projet est évidemment tout différent et particulièrement original. Certes, son livre est, selon ses propres termes, un « manuel » avec ses limites. Ce n'est ni une histoire religieuse, ni une histoire du christianisme, mais spécifiquement une histoire de l'Eglise catholique, au sens il est vrai restreint où l'entend le sens commun, non pas le corps mystique du Christ mais plutôt une Eglise institutionnelle, avec les faiblesses des hommes qui la dirigent ou comptent pour elle, intellectuellement et spirituellement. C'est dire que l'objet est avant tout un rapport au monde, où la délimitation des pouvoirs et des compétences est sans cesse renégociée entre le centre, incarné par Rome et la papauté, et les différentes entités ecclésiales et étatiques de l'Occident chrétien.

Professeur d'histoire de l'Eglise à l'Université de Fribourg, Guy Bedouelle a l'ambition d'une démarche croisée pour nous faire comprendre comment l'Eglise est traversée par les cultures et pas simplement comment elle traverse les siècles et les civilisations. Ce parti est particulièrement stimulant quand il s'agit d'expliquer l'extraordinaire creuset de civilisation que fut le christianisme après la chute de l'Empire romain ou les modalités de sa

diffusion hors d'Europe quand s'amorce, au XVI^e siècle, la conquête du monde par la civilisation occidentale.

La question est encore d'une actualité brûlante dans notre monde contemporain saturé de multiples métissages et de continuels transferts culturels. Ici plus que jamais, une « Eglise sainte composée de pécheurs » a pu jouer son rôle de levain dans la pâte sociale, mais aussi « refuser l'image de l'homme ou de la cité ou encore d'elle-même que la civilisation ambiante lui offrait ».

Les défis

Pour ordonner ce vaste propos, l'auteur a repéré une bonne dizaine de « défis », autant de chapitres de son livre, où se jouent les tensions entre l'aspiration initiale à l'universalité du message évangélique et les conditions changeantes de la vie politique et sociale dans lesquelles doivent s'insérer les communautés. Ainsi, dans l'Europe médiévale qui instaure un ordre social nouveau pas particulièrement évangélique - la distinction entre les trois états de guerrier, clerc et paysan -, l'Eglise réussit à soutenir habilement la constitution d'une chrétienté conforme à ce nouvel ordre, tout en affirmant avec force la distinction entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel.

D'autres modes de relever les défis sont possibles. Parfois, comme à la Renaissance, l'institution ecclésiale donne l'impression de céder aux courants dominants. La voilà comme prise dans une illusion d'optique, celle du retour à un en deçà du christianisme, au lieu d'affirmer la

Guy Bedouelle
L'Histoire de l'Eglise.
Images et défis
Du Rouergue,
Rodez 2004, 280 p.

totale nouveauté de l'Incarnation par rapport à la sagesse antique. Les Réformes, autre défi majeur, en sont comme une conséquence. Guy Bedouelle y voit un processus complexe de « rénovations, révolutions, révisions » où les réformateurs reprochent à juste titre à l'institution non seulement de mal vivre mais surtout de « mal croire ».

A d'autres périodes, les défis sont plus maladroitement gérés. C'est le cas chaque fois que les responsables ecclésiaux se crispent et jouent la défensive. Ainsi en va-t-il des réajustements appelés par la percée de l'esprit laïque, que Bedouelle situe déjà au XIII^e siècle, puis par la montée des Etats absolutistes au XVII^e siècle et par l'affirmation ostensible de l'incroyance au siècle dit des Lumières. Les réponses intellectuelles sont alors inadéquates et pèsent lourdement durant tout le XIX^e siècle, jusqu'à la crise moderniste du début du XX^e siècle.

Souvent aussi, pour s'affirmer, l'Eglise exclut et libère de l'agressivité, comme le démontre douloureusement l'histoire de l'Inquisition (dès le début du XIII^e siècle). A partir du XVII^e siècle, les échanges culturels avec les mondes extra-européens (ce qu'on appelle l'inculturation) suscitent controverses et incompréhensions comme l'illustre la fameuse querelle des rites chinois. Les réponses sont mieux adaptées lorsque se pose au XIX^e siècle la question sociale, puis la montée des idéologies. Sans taire les zones d'ombre, l'auteur rappelle opportunément la cohérence de l'attitude des papes qui ont condamné avec clairvoyance aussi bien l'Action française (1926) que le fascisme italien (1931), le national-socialisme et le marxisme (1937).

Dans cette perspective historique au vaste souffle, le Concile Vatican II apparaît tout naturellement comme une tentative globale de gérer une série cumulative de remises en causes. L'Eglise sans doute

en sort ébranlée, mais retrouve aussi après de longs siècles le sens profond de son message de communion occulté parfois par la recherche illusoire d'une société terrestre plus parfaite. L'avenir dira si le prix à payer est, comme de nombreux observateurs le disent, l'accommodement d'une religion plus élitiste.

La force de l'image

Au-delà de ce propos solidement charpenté, la grande originalité de ce livre demeure cependant le dialogue entre le texte et l'iconographie. Homme de l'image, on le sait, Guy Bedouelle excelle à ce discours à deux voix. A chaque page, de nombreux documents viennent soutenir le propos. L'image n'est jamais une simple illustration, l'auteur se décrivant de composer une nouvelle histoire illustrée de l'Eglise comme il en existe tant, mais elle doit rendre compte des tensions et des débats. Ainsi, comment mieux saisir le XVII^e siècle religieux qu'à travers la peinture d'un Rubens glorifiant la Rédemption ? Comment ne pas retrouver la complexité du débat théologique dans l'alternance des ténèbres et de la clarté chez Rembrandt et Georges de La Tour, sans oublier les multiples méditations sur le caractère transitoire de la vie humaine ? Le cinéma aussi, on l'imagine bien, a une place dans la mobilisation de l'image pour dire la dimension spirituelle de l'homme. Toujours l'art donne à voir, mais il fallait la subtilité de l'historien pour nous guider dans ce foisonnement d'images. De ce point de vue, ce livre répond merveilleusement au souci de comprendre un passé complexe, dans un monde lui-même compliqué, où le message ne peut plus passer autrement que par l'image.

François Walter

■ Spiritualité

Henri Boulad***Changer le monde****Expérience mystique et engagement*

Saint-Augustin, St-Maurice 2004, 248 p.

« Une plongée au cœur du réel », « une plongée au cœur de l'autre » : curieuses manières de désigner la mystique ! C'est pourtant bien cette définition-là qu'Henri Boulad, jésuite, propose dans *Changer le monde. Expérience mystique et engagement*. Ce livre réunit huit conférences qu'il a données en 1997 à des personnes engagées dans l'action sociale en Allemagne et en Autriche - actualisées et réécrites par lui et additionnées de deux chapitres sur la paix, l'Europe et le monde arabe. Quelques questions à l'auteur et des extraits de son journal précisent sa pensée.

Pour Henri Boulad, « toute vraie mystique débouche sur une action, une politique ». Contemplation dans l'action, elle « développe en nous une certaine façon de vivre et de sentir qui nous pousse à changer le monde et la société ». Mystique et engagement, les deux faces, inséparables, de l'être au monde chrétien. Mais être chrétien dans le monde est exigeant : c'est d'abord porter attention à l'homme, projet et épiphanie de Dieu, « centre de l'activité et du message de Jésus », « but de l'Incarnation », « lieu sacré par excellence ». Car, pour l'auteur, c'est toute l'existence qui est sacrée, et évangéliser, c'est « donner sens et importance » à toute vie humaine. C'est porter sur chacun un regard de foi, cette « démarche intérieure » qui découvre « l'absolu de Dieu dans le relatif de l'homme », un regard d'amour qui le relève et lui révèle sa dignité. Depuis la Résurrection, tout homme, toute femme est icône de Dieu.

Ainsi « la charité chrétienne consiste à révéler quelqu'un à lui-même (...), à lui montrer ses possibilités latentes », à le rendre autonome. Car Dieu « nous associe à la création du monde, à la création de l'homme et à notre propre création ». Et la politique, c'est la promotion d'un monde plus humain au nom d'un Evangile qui est « force de transformation des structures, levain dans le monde ».

La religion - et c'est le fil rouge de l'ouvrage - doit déborder les rites et les églises pour devenir « une dimension de l'existence ». C'est l'intention de Jésus qui visait son intériorisation. En sommes-nous persuadés ?

Geneviève de Simone-Cornet

Joseph Ratzinger***Chemins vers Jésus***

Parole et Silence, Paris 2004, 174 p.

Le cardinal-doyen du Sacré Collège est surtout connu pour sa vigilance rigoureuse sur la doctrine catholique. Mais derrière le théologien de carrière, il y a aussi un pasteur qui, sans quitter les champs de la réflexion fondamentale, est capable de s'exprimer plus simplement face à des publics moins avertis. Ce livre rassemble des conférences, des articles et des méditations autour de la figure du Christ. Le commentaire biblique occupe une grande place, toujours prolongé par des applications plus spirituelles. On appréciera au passage sa méditation sur les trois tentations du Christ (pp. 81-104). Le polémiste montre par moments le bout de son nez, par exemple quand il défend bec et ongles le *Catéchisme de l'Eglise catholique* contre « les grognements de ses contempteurs ».

Comme toutes les compilations, cet ouvrage est un peu disparate, mais on gagne toujours à fréquenter la foi d'un homme de culture qui, pour être un gardien sourcilieux de la droite pensée, sait aussi faire partager au peuple sa spiritualité simplement christique.

Claude Ducarroz

François-Xavier Amherdt***Prier en famille****La part secrète des jours*

Saint-Augustin, St-Maurice 2004, 126 p.

Ce petit livre se présente comme un « mode d'emploi » de la prière en famille. Les raisons de cette pratique chrétienne sont rapidement évoquées : de l'Eglise domestique à l'Eglise universelle, de l'unité chaleureuse du foyer à la croissance personnelle de chaque enfant, de la vie quotidienne à la mission des parents dans l'initiation chrétienne.

Les conditions et différents aspects de la prière s'énoncent ensuite d'une manière qui se veut actuelle et plaisante : les deux écouteurs d'un walkman pour expliquer la nécessité d'un *lieu* à choisir et à aménager, et d'un *temps* régulier à fixer ; le portable avec son indicatif qui est le signe de la croix et le numéro d'appel à sept chiffres correspondant à diverses sortes de prières ; enfin douze SMS conseillant des orientations spirituelles dans la dévotion et la pratique.

Les exemples, les commentaires tournent surtout autour du jeune enfant. L'importance de son initiation est fortement soulignée. En grandissant, il se dérobe au rite familial et l'adolescent s'éloigne. Moins évoquées, mais sous-jacentes, la prière en couple surtout et la prière individuelle de chacun des parents sont la source et l'appui de la pratique familiale.

A quelles familles s'adresse ce livre ? A des parents croyants et pratiquants, unis dans la foi comme dans l'amour, mère au foyer certainement. La maison semble parfois évoquer un petit monastère. En pensant aux familles qui envoient leurs enfants au catéchisme, et que je côtoie depuis des années, je trouve que ce livre manque de réalisme et d'imagination. Il confortera certains parents croyants mais risque de décourager ceux « qui clochent des deux pieds » et se débattent dans la vie et avec l'éducation de leurs enfants.

Ne restons pas figés sur une certaine image de la vie chrétienne. Evoquons d'autres réalités d'une vie de foi, dans une société différente de celle d'hier, sans pour cela renier nos racines profondes ancrées en Jésus-Christ et dans la tradition de l'Eglise.

Suzanne Bruchez

■ Bible

Philippe Lefebvre

La Vierge au Livre

Marie et l'Ancien Testament

Cerf, Paris 2004, 214 p.

Philippe Lefebvre, dominicain, professeur à l'Ecole biblique de Jérusalem, cherche à montrer que toutes les paroles qui concernent Marie dans l'Evangile ont une résonance scripturaire. Ainsi ce n'est pas fortuit si Marie « pleine de grâce », qui de plus « a trouvé grâce auprès de Dieu », rencontre tout au début de sa vie de *Théotokos* deux autres femmes favorisées elles aussi par la grâce divine : Elisabeth qui porte un fils du nom de Jean, traduction de l'hébreu *Johannan* qui signifie « Dieu fait grâce », et Anne, la prophétesse, dont le nom désigne aussi la « grâce ». Marie rassemble en sa personne plusieurs traits des femmes de l'Ancien Testament. Ne porte-t-elle pas le nom de la sœur de Moïse et d'Aaron : Miryam, en grec Mariam. Plusieurs éléments du Magnificat rappellent les chants de victoire de Moïse et de Miryam lors de la traversée de la mer Rouge par les Hébreux. La scène de l'Annonciation est bien

présente dans l'Ancien Testament lorsque, par exemple, Agar reçoit de l'Ange l'annonce de sa future maternité (Gn 16,11). Agar est considérée comme servante au sens social du terme, Marie elle aussi se dira servante du Seigneur. Léa, comblée par sa descendance, exprime son bonheur en s'écriant : « Les filles me diront bienheureuse ! » (Gn 30,13), affirmation que Marie reprendra pour elle-même dans le Magnificat (Lc 1,48).

Philippe Lefebvre explique ces rapprochements en soulignant que l'Ancien Testament est le milieu culturel des auteurs de la Bonne Nouvelle et donc qu'ils y puisent plus ou moins consciemment dès qu'ils écrivent l'Evangile.

Etude de lecture aisée, qui amène à faire de fructueux va-et-vient entre l'Ancien et le Nouveau Testament, elle devrait contribuer à un rapprochement œcuménique au sujet des thèmes mariaux.

Monique Desthieux

Jean-Claude Brau

Joseph Dewez

Qu'as-tu fait de ton frère ?

Violences et Bible

Lumen Vitae, Bruxelles 2004, 128 p.

Dans le livre de la Genèse (4,1-16), la question posée à Caïn après le meurtre de son frère Abel, « Qu'as-tu fait de ton frère ? », garde une vive actualité. En effet, aucun pays, aucune collectivité, aucun d'entre nous ne se trouve à l'abri de la violence. Celle-ci rode dans les villes et les villages, dans les espaces professionnels, à la maison, en nous. Ses visages sont multiples : la guerre, l'attentat terroriste, les conflits politiques, les mésententes familiales, les agressions relationnelles, les rivalités économiques, les luttes sociales, etc.

La Bible raconte comment des hommes et des femmes comme nous ont affronté la violence et en ont cherché le sens et le non-sens. Au fil de cinq passages tirés de l'Ancien Testament et de cinq séquences du Nouveau Testament, cet ouvrage se présente comme un instrument de réflexion, selon diverses méthodes exégétiques, pour déceler l'enracinement des violences dans la condition humaine. Le miroir biblique met ainsi en lumière des ressorts profonds de la violence : la convoitise, la peur, la colère, la vengeance, etc., et il suggère non pas des « recettes » mais des perspectives de libération.

Un tel outil de travail, fruit des ateliers de groupes organisés par le Centre de formation Cardijn (CEFOC) à Namur (Belgique), a le mérite de cerner des aspects pesants de la réalité contemporaine.

Enfin, ce bref parcours historique et technique sélectionne de solides références bibliographiques.

Louis Christiaens

■ Essais

Jean-Marie Gueullette o.p.

L'amitié

Une épiphanie

Cerf, Paris 2004, 334 p.

Cet ouvrage, qui est la reprise simplifiée d'une thèse sur le sujet, vient combler un manque, celui d'une réflexion chrétienne un peu ample sur l'amitié. Par peur de la difficulté de rendre compte d'une expérience si complexe, les chrétiens n'ont jamais beaucoup développé un discours unanime sur l'amitié ; ils lui ont préféré l'allégorie sans enracinement dans la vie. L'auteur, dont le propos est d'élaborer une théologie chrétienne de l'amitié et non pas simplement une éthique, commence par rechercher les composantes communes à toutes les formes de l'amitié, pour poser des distinctions franches entre le sentiment amoureux et la relation d'amitié. La philosophie, l'anthropologie, la théologie, la spiritualité, autant de domaines explorés pour réhabiliter une expérience humaine essentielle, dont les auteurs spirituels ne parlent qu'avec une excessive pudeur, persuadés qu'elle est dangereuse et réservée aux seuls mystiques. L'enquête vaste et bien documentée (l'abondante bibliographie en témoignage) débouche sur une réflexion ouverte à défaut d'être novatrice.

Qui voudra désormais comprendre le discours chrétien sur l'amitié aura tout avantage à lire cet ouvrage, tout en sachant qu'il y trouvera une doctrine typiquement thomiste et des pages un peu bavardes pour cause de redites. Mais tout cela n'enlève rien au mérite du livre qui pourra faire référence en la matière.

Pierre Emonet

■ Politique

Vandana Shiva

La vie n'est pas une marchandise

Les dérives des droits de la propriété intellectuelle

D'en bas, Lausanne 2004, 160 p.

Ce livre pose un regard cru sur les brevets et la propriété intellectuelle. L'auteure, écologiste bien connue, affirme d'emblée que l'effort actuel des pays industrialisés pour étendre le système des brevets à la planète entière, êtres vivants compris, n'est rien d'autre qu'un projet néocolonialiste, « inspiré par une nouvelle religion, celle du marché ».

Voilà qui a le mérite de la clarté. Le parcours à travers l'histoire et le rôle des brevets qu'elle effectue, la description de menaces sur la biodiversité et de biopirateries qu'elle développe, les doutes qu'elle émet sur les négociations au sein de l'Organisation mondiale du commerce sont bien traversés par son regard de militante indienne craignant que la culture paysanne et médicale de son pays ne soit emportée par la mondialisation.

Mais quand l'auteure entre dans le concret, le lecteur est troublé. Il découvre que le brevet déposé sur le riz basmati, cultivé depuis des siècles en Inde, menace la survie de tout un pan de l'agriculture indienne. Que les graines du neem ou margousier deviennent rares et chères depuis qu'elles ont été brevetées, alors que cette plante était utilisée dans tous les ménages indiens depuis des millénaires en raison de ses propriétés insectifuges et antiparasitaires. Dès lors, il s'interroge : comment se fait-il que des savoirs pluriséculaires deviennent tout à coup la propriété exclusive d'une entreprise ?

Telle est la force de cet ouvrage : il montre, exemples à l'appui, qu'il existe un vice de forme dans le système des brevets actuel. Alors que l'Inde a dû modifier sa loi sur les brevets et que la Suisse envisage de faire de même, la traduction française de cet ouvrage vient à point nommé.

Jean-Claude Huot

Philippe Eliakim

Mensonges !

Politique, économie, médias : ils nous prennent tous pour des billes

Robert Laffont, Paris, 2004, 288 p.

Sur un ton enjoué, dans un vocabulaire à la limite du vulgaire, le responsable du service « Révélations » du magazine *Capital* épingle une centaine de « mensonges » proférés par des politiciens, des affairistes, des publicitaires, syndicalistes et gens des médias. Selon les procédés de la comédie classique, la méthode consiste à rapprocher les affirmations contradictoires, à découvrir l'arrière-fond occulté et les sous-entendus nauséeux des déclarations édifiantes. Le tout est traité avec un humour qui ne se prend pas trop au sérieux ; ce qui donne champ libre au lecteur pour se promener entre le moralisme outragé et le cynisme désabusé.

Etienne Perrot

Tarek Mitri

Au nom de la Bible, au nom de l'Amérique

Labor et Fides, Genève 2004, 220 p.

Cet ouvrage d'une vive actualité recèle une mine d'informations et d'analyses qui permettent de mieux percevoir et même d'appréhender la complexité du soubassement religieux des Etats-Unis. Après le 11 septembre 2001, la guerre en Irak et la réélection de George W. Bush, cette approche documentée sur les milieux évangéliques, libéraux et conservateurs, ainsi que sur la communauté juive qui coexiste sur le territoire américain, clarifie les stratégies du Parti républicain et en souligne évidemment les limites. Un tel détour historique et sociologique conduit également à situer l'originalité de la privatisation de la religion aux Etats-Unis et, tout autant, la troublante exaltation de sentiments religieux au service d'une « mission mondiale » de l'Amérique.

L'auteur de ces réflexions travaille au Conseil œcuménique des Eglises, dans le domaine des relations interreligieuses, et indubitablement son exploration donne une bienfaisante occasion d'éviter des généralisations naïves.

Décidément, la politique interventionniste américaine au Moyen-Orient n'est pas la résultante exclusive d'une mainmise sur les puits de pétrole. D'autres réservoirs religieux et électoraux sont à l'œuvre et ils méritaient d'être élucidés.

Louis Christiaens

Marc-André Charguéraud

La Suisse lynchée par l'Amérique

Lettre ouverte au juge Korman. 1998-2004

Labor et Fides, Genève 2005, 250 p.

Le titre grandiloquent nuit à l'efficacité des chiffres et des faits. Les chiffres, on les connaît à peu près. Il s'agit du paiement par les banques suisses de 1,25 milliards de dollars au profit d'un fonds juif ad hoc, au titre des avoirs en déshérence déposés dans les susdites banques par les victimes de la Shoah.

Les faits, on les connaît moins. L'UBS et le Crédit Suisse ont payé au nom de tous (car elles seules étaient vulnérables aux mesures de rétorsion américaines) alors qu'étaient impliquées non seulement beaucoup d'autres banques helvétiques, mais encore de nombreuses banques américaines, sans compter de multiples intermédiaires de part et d'autre de l'Atlantique. Les faits, c'est encore le soutien de l'administration Clinton, de l'Etat de New York et de l'Etat d'Israël en faveur des demandeurs face à une Confédération qui a fait mine de considérer cette affaire comme « purement privée ».

L'auteur épingle de grossiers dysfonctionnements de la justice américaine, des interprétations tendancieuses et des a priori scandaleux. Au total, cet ouvrage illustre un fait largement ignoré en Europe : en matière judiciaire, comme dans le domaine écologique ou irakien, les Etats-Unis confondent leur morale avec la justice et concentrent leurs forces sur les plus vulnérables de ceux qui peuvent payer.

Etienne Perrot

Académie d'éducation et d'études sociales, *La transgression. Annales 2003-2004.* François-Xavier de Guibert, Paris 2005, 202 p.

Association Femmes SDF, Vanneville Marie-Claire, *Femmes en errance. De la survie au mieux-être.* Chronique sociale, Lyon 2005, 120 p.

Boucand Marie-Hélène, *Le corps mal-entendu. Un médecin atteint d'une maladie rare témoigne.* Vie Chrétienne, Paris 2005, 108 p.

Brown Raymond E., *La mort du Messie. Encyclopédie de la Passion du Christ, de Gethsémani au tombeau.* Bayard, Paris 2005, 1702 p.

Brun Marie-Luce, *Oser décider. L'Atelier/Ouvrières,* Paris 2005, 132 p.

*****Col.,** *La Bible sans avoir peur.* Lethielleux, Paris 2005, 324 p. [39820]

*****Col.,** *Introduction à l'Ancien Testament.* Labor et Fides, Genève 2005, 716 p. [39845]

Conseil pontifical pour le dialogue interreligieux, *Le Dialogue interreligieux dans l'enseignement officiel de l'Eglise catholique (1963-1997).* De Solesmes, Solesmes 1998, 1006 p.

Couture André, *La présence du royaume. Une nouvelle lecture de l'Evangile de Marc.* Labor et Fides/ Médiaspaul, Genève/ Montréal 2005, 200 p.

Cugno Alain, *La blessure amoureuse. Essai sur la liberté affective.* Seuil, Paris 2004, 176 p.

Dubois Marcel, *Jérusalem. Dans le temps et l'éternité.* Parole et Silence, Paris 2005, 130 p.

Ducrocq Marie-Pascale, *L'appel universel de Simone Weil. Une voie de sainteté.* Saint-Augustin, St-Maurice 2005, 168 p.

Gilliéron Bernard, *Un dimanche à Emmaüs. Quand le Vivant nous fait revivre.* Du Moulin, Poliez-le-Grand 2005, 90 p.

Goureaux Guy, *Le Cercle Jean XXIII. Des catholiques en liberté.* Nantes, 1963-1980. Karthala, Paris 2004, 364 p.

Haymann Emmanuel, *Hérode le Grand. Crimes et splendeurs sur la colline de Jérusalem.* Favre, Lausanne 2005, 160 p.

Journet Charles, *Correspondance. Volume IV. 1950-1957.* Saint-Augustin, St-Maurice 2005, 956 p.

Keck Thierry, *Jeunesse de l'Eglise. 1936-1955. Aux sources de la crise progressiste en France.* Karthala, Paris 2004, 484 p.

Klopfenstein Freddy, *Libres de parler et de croire. Réflexions sur la Déclaration universelle des droits de l'homme avec le texte complet de la Déclaration.* A la Carte, Sierre 2005, 94 p.

Lesegretain Claire, *Les chrétiens et l'homosexualité : l'enquête.* Presses de la Renaissance, Paris 2004, 408 p.

Mesmay Etienne de, *Sur les routes de l'apôtre Paul en Turquie.* Parole et Silence, Paris 2005, 144 p.

Mudry Yvan, *Mots qui tuent, mots qui sauvent.* Labor et Fides, Genève 2005, 138 p.

Piegai Robert, *Le tchador échaudé. Le tchador échaudé par un Coran mitigé. Histoire d'un faux problème !* Abbé Robert Piegai, sans lieu 2005, 120 p.

Pouivet Roger, *Qu'est-ce que croire ?* Vrin, Paris 2003, 126 p.

Rapin Charles-Henri, *Stratégies pour une vieillesse réussie. Un concept de santé communautaire pour les personnes âgées qui va des problèmes aux solutions et de la théorie à la pratique.* Médecine et Hygiène, Genève 2005, 292 p.

Romain Jean, *Pour l'amour des dieux. Voyage dans les mythologies. Roman.* Favre, Lausanne 2005, 416 p.

Trinez Denis, *L'école de la fragilité.* Cerf, Paris 2005, 102 p.

Valadier Paul, *Le temps des conformismes. Journal de l'année 2004.* Seuil, Paris 2005, 380 p.

Wieviorka Annette, *Auschwitz, 60 ans après.* Robert Laffont, Paris 2005, 304 p.

Williams Rowan, *Idônes perdues. Réflexions sur une culture en deuil.* Cerf, Paris 2005, 274 p.

Ziegler Jean, *L'empire de la honte.* Fayard, Paris 2005, 330 p.

Le marécage œcuménique

L'œcuménisme et les Lumières : telles seraient, à lire un éminent confrère, les deux grandes défaites de Jean Paul II. Un argument qu'on retrouve souvent, principalement en Suisse romande, où les voix les plus autorisées, et longtemps les plus prépondérantes dans les médias, viennent de passer un bon quart de siècle à tenter de nous prouver combien ce pape était médiéval, obscurantiste, d'un autre âge, coupé des nouvelles générations.

Les faits, toujours têtus, avaient beau, année après année, nous prouver exactement le contraire, avec les millions de jeunes des grands rassemblements, leur incroyable ferveur, leur attachement à la personne, au message de ce pontife sans concessions, leur joie retrouvée après les années de doute, oui, leur joie de ne plus avoir peur, tout cela avait beau éclater, nos beaux esprits maintenaient leurs positions.

Ils invoquaient le pacte, quasiment « faustien », scellé par Jean Paul II avec les médias, la complicité dans l'ordre de l'image (ah ! cette « diabolisation » de la représentation...), comme un ensorcellement coupable des multitudes et des consciences. Et surtout, ce récurrent grief : le Polonais n'en aurait pas fait assez pour l'œcuménisme. Comme il ne s'agit guère, parlons franc, sous nos latitudes suisses de dialogue avec les or-

thodoxes, c'est donc, bien clairement, à la relation catholiques-protestants qu'il est, constamment et pesamment, fait allusion.

Et il est vrai que cette relation, en Suisse, n'est pas au beau fixe. On l'a vu avec la visite du pape du printemps 2004, assortie d'un concert de grincements, d'acrimonies, d'amertumes trop longtemps rentrées, de la part de ceux qui ne se reconnaissent pas dans l'évêque de Rome. Tout cela, principalement, à cause de deux documents du Vatican, la déclaration Dominus Jesus, publiée en l'an 2000 par la Congrégation pour la doctrine de la foi, et surtout Redemptionis Sacramentum, sortie juste avant la visite en Suisse de Jean Paul II et rappelant, entre autres, les conditions d'accès à la Cène. Il émane, ce texte-là, de la Congrégation romaine pour le culte divin et la discipline des sacrements, et est préfacé par le cardinal Godfried Danneels, archevêque de Malines-Bruxelles.

J'ai ces documents sous les yeux, je viens de les relire, par une tardive neige d'avril, en ce dimanche de veille du Conclave qui aura consacré, d'ici là, l'élection du nouveau pape. Que disent-ils ? La foi catholique, simplement. Comme toute religion de ce monde a le droit de proclamer la sienne, d'en préciser le sens et le rite, d'en définir et délimiter le culte, au plus près des consciences interprétatives de ceux qui en sont chargés et qui ont passé leur vie dans les textes. Les résultats de leurs travaux, qui ont valeur de « déclaration » (Dominus Jesus) ou d'« instruction » (Redemptionis Sacra-

mentum) ne sont là pour plaire ni à l'esprit du temps, ni aux envies des catholiques eux-mêmes (combien m'ont irrité ; pourtant je les accepte comme règle d'unité), ni surtout aux frères chrétiens extérieurs à l'Eglise catholique.

Pour être encore plus clair, il ne me semble pas que les règles d'accès à l'Eucharistie de l'Eglise catholique romaine aient à être définies autrement qu'en fonction des critères propres à cette Eglise. Que d'autres Eglises ou communautés chrétiennes aient leur approche, différente, respectable (et la foi, la sincérité des uns et des autres n'est pas en cause) ne doit pas avoir d'influence sur les règles d'unité que propose Rome à ses fidèles. L'œcuménisme, oui, lorsqu'il ramène à cette signifiante étymologie de « terre habitée » (l'œkoumènê d'Hérodote), étendue plus tard à l'Empire romain, voire l'univers, à ces mains tendues vers le dialogue universel. Mais pas au prix du renoncement à ses propres valeurs. Pour dialoguer, il faut d'abord savoir qui on est, d'où on vient, ce qu'on a à défendre.

Or, sur deux domaines aussi centraux, essentiels, que la Cène et Marie, les visions catholique et protestante, fondamentalement, divergent. Pourquoi ne pas l'accepter ? Reconnaître ses différences n'empêche pas de vivre ensemble, se respecter, vivre son culte, chacun, dans cette société suisse où règne la paix civile et religieuse. Faut-il dialoguer à tout prix sur l'irréconciliable ? Ce qui semble déplaire à certains « par-

tenaires » des catholiques suisses, c'est que ces derniers, depuis Jean Paul II, ne capitulent pas en rase campagne.

Après des années floues (et c'est un immense admirateur de Paul VI qui signe ces lignes), voilà que Rome réaffirme des valeurs claires. Déplaisantes parfois, mais claires. N'est-ce pas son droit, son devoir, sa mission, sa vertu ? Œkoumènê : terre habitée, cultivée, administrée. L'antithèse du marécage, cet espace de confusion, ni vraiment eau, ni vraiment terre, où s'effacent les repères, se dilue, ce qui donne sens. Encore faudra-t-il, pour tenir le débat dans les années qui viennent en Suisse romande, que s'expriment assez fort quelques grandes voix catholiques. On aimerait les entendre davantage.

Pascal Décaillet



JAB
1950 Sion 1

envois non distribuables
à retourner à
CHOISIR, rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge

La lecture **nous met en marche...**



Livres
Articles religieux
Bougies
Cartes



Librairie Saint-Paul

Pérolles 38 • CH-1705 Fribourg • Tél. 026 426 42 11/12 • Fax 026 426 42 00
E-mail: librairie@st-paul.ch • www.st-paul.ch/librairie